

**De "la petite reine" à "la femme gelée":
L'auto-analyse d'Annie Ernaux**

Michelina Violi-Bedder

**A thesis
Submitted to the Faculty of Graduate Studies
in Partial Fulfillment of the Requirements
for the Degree of**

MASTER OF ARTS

**Department of French, Spanish & Italian
University of Manitoba
Winnipeg, Manitoba**

(c) August, 1996



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-23538-6

**THE UNIVERSITY OF MANITOBA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

COPYRIGHT PERMISSION PAGE**

**De "la petite reine" à "la femme gelée":
L'auto-analyse de Annie Ernaux**

by

Michelina Violi-Bedder

**A Thesis/Practicum submitted to the Faculty of Graduate Studies of The University
of Manitoba in partial fulfillment of the requirements of the degree
of**

MASTER OF ARTS

Michelina Violi-Bedder 1997 (c)

**Permission has been granted to the Library of The University of Manitoba to lend or sell
copies of this thesis/practicum, to the National Library of Canada to microfilm this thesis
and to lend or sell copies of the film, and to Dissertations Abstracts International to publish
an abstract of this thesis/practicum.**

**The author reserves other publication rights, and neither this thesis/practicum nor
extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's
written permission.**

**De "la petite reine" à "la femme gelée":
l'auto-analyse d'Annie Ernaux**

Les oeuvres d'Annie Ernaux sont l'expression d'un voyage intérieur pour trouver la réponse à la question: "Qui suis-je?" Ce voyage nous fera découvrir diverses étapes dans la vie des narratrices de ces oeuvres fictives mais à fort tendance autobiographiques. Nous participons ainsi à l'évolution spirituelle et artistique de l'auteure par l'intermédiaire de son écriture. Aussi l'analyse des romans d'Ernaux nous permettra-t-elle de situer sa pensée et de montrer comment "la petite reine" de son enfance se métamorphose en "la femme gelée" de sa vie adulte. Cette métamorphose est due à l'indifférence du monde envers son identité de femme, de mère, d'épouse et d'intellectuelle. L'écriture deviendra, pour Ernaux, un instrument libérateur, qui lui permettra de trouver une identité, une voix et une conscience féministe à elle. Nous montrerons que la spécificité de l'écriture d'Ernaux se trouve dans la manière dont elle relie les éléments disparates de langue, de misogynie et de déclassement social, en faisant éclater les notions de temps et d'espace. La voie suivie par Ernaux devient donc sa voix à elle. Le salut ne serait possible qu'après avoir touché l'abîme du désespoir aux lisières de la mort (moment où elle se sent gelée). Grâce aux nouvelles perceptions du monde atteintes par son enquête, la réconciliation avec son passé est enfin possible et se fait par le biais de son écriture: paradoxalement, le moment où elle se fige devient le moment où elle commence vraiment à vivre.

Table des matières

Introduction	1
Chapitre I: Brève histoire du féminisme	
i. Une brève histoire politique et littéraire de la lutte féministe	13
ii. La problématique chez Annie Ernaux	29
Chapitre II: Le Paradis de l'enfance: la petite reine	
i. Le milieu ouvrier	37
ii. La relation père-fille	43
iii. La relation mère-fille	47
iv. La sexualité	52
Chapitre III: La découverte d'un autre univers et la crise d'identité	
i. Le dépaysement	56
ii. Le français standard contre le patois	58
iii. Classe sociale et crise d'identité	61
Chapitre IV: L'écroulement du paradis: découverte de l'enfer	
i. La Révolte: coupure avec ses racines ouvrières	72
ii. Les études: la voie du salut	77
iii. L'amour et le mariage- rêves et contradictions	83
Chapitre V: L'éveil de la conscience féministe: métamorphose en "femme gelée"	
i. Le code social	93
ii. Le féminisme d'Ernaux	98
iii. La présence de Simone de Beauvoir et <i>Le deuxième sexe</i>	103
iii. Métamorphose en "femme gelée"	106
Chapitre VI: L'évolution d'une écriture	
i. La littérature	113
ii. L'écriture	116

Conclusion

125

Bibliographie

i

Introduction

Après la lecture des oeuvres d'Annie Ernaux, on s'aperçoit qu'elle est à la recherche de la réponse à la question: "Qui suis-je? --En tant que femme, mère, fille, étudiante et professeure? Est-il vraiment possible de jouer tous ces rôles en tant que femme et garder encore une entité individuelle?" Les oeuvres d'Ernaux sont l'expression d'un voyage intérieur, une quête qui n'aura jamais de fin à cause des changements continuels dans son esprit. Elle présente au lecteur une série d'images qui ouvrent la porte de sa vie et qui nous donnent accès au royaume privilégié de son fort intérieur. Jacqueline Piatier explique que chez Ernaux "le présent, le présent du souvenir, ouvre toutes les grandes portes sur les scènes d'antan."¹ Et c'est cet "antan" qui est la clef qui ouvre, pour Ernaux, la porte de son "moi" profond et qui l'aide à mieux comprendre sa condition de femme.

Dans ce travail, l'analyse des romans d'Ernaux nous permettra de situer sa pensée et de montrer comment de "la petite reine" de son enfance elle évolue à travers son écriture en "la femme gelée." Grâce au fait que l'auteure nous présente une narratrice de différent âge, qui se trouve dans les mêmes circonstances, dans chaque roman, l'évolution devient beaucoup plus facile à tracer. On peut facilement

¹ Jacqueline Piatier. "Une révélation du printemps: «Les Armoires vides», d'Annie Ernaux, *Le Monde des livres*, 1974, p.15.

découvrir dans l'oeuvre d'Ernaux la présence d'une société fortement stéréotypée à partir des événements historiques de son époque. Un exemple de ce qu'on vient d'avancer se trouve dans son premier livre *Les armoires vides* (1974). Ce n'est certainement pas une coïncidence que le livre commence par la description d'une jeune fille en train de s'avorter chez une faiseuse d'anges. *Les armoires vides* ont été écrites pendant que les Français luttaient pour la légalisation de l'avortement. Ironiquement, le livre a été publié la même année où la loi Weil, loi qui permet l'avortement dans certains cas, a été votée par le gouvernement français.

Il est important de noter aussi qu'Ernaux a été beaucoup impressionnée par les grands auteurs tels Sartre, Beauvoir et Camus entre autres. Mais le guide spirituel le plus remarquable était, sans doute, Simone de Beauvoir. En fait, Ernaux nous laisse entendre qu'elle essaie d'adopter, surtout dans *La femme gelée*, la philosophie du *Deuxième sexe* (1949) où l'idée centrale est l'altérité de la femme. La grande différence entre ces deux écrivaines, c'est que Beauvoir croit que la femme est complice de sa situation inférieure tandis que, pour Ernaux, la femme n'est pas la complice mais la victime d'une société stéréotypée dont les préjugés remontent à la naissance de l'humanité. Beauvoir souligne l'importance du mouvement en tant qu'action engagée "transcendante" dans la vie de la femme. Il faut éviter à tout prix une vie répétitive (ou immanente), qui relèverait du registre de la

routine, où l'on n'accomplit rien. Encore pire, c'est la condition de la femme ensevelie dans une relation où elle n'est pas libre et où les deux partenaires ne sont pas égaux. Bien qu'Ernaux soit consciente de ces théories préconisées par Beauvoir, elle ne les applique à sa propre vie qu'après être tombée dans le "piège" (relation inégale, maternité, immanence).

On découvre la présence de Beauvoir même dans les titres des romans d'Ernaux. Prenons, par exemple, *La Femme gelée* (1981). On peut se demander si ce titre est modelé sur *La Femme rompue* (1967) de Beauvoir. Dans les deux cas, il s'agit du regard d'une femme sur sa propre vie après la prise de conscience de l'échec de son mariage. Pour Ernaux, ce roman réveille sa conscience féministe et lui permet de mieux comprendre sa vie.

Une femme (1988) d'Ernaux nous semble aussi mettre en scène l'idée déjà présente dans *Une morte très douce* (1964) de Beauvoir où cette dernière évoque sa mère. Les deux écrivaines font revivre leur mère en racontant leur vie. Ernaux nous dit avec peine mais aussi avec fierté qu'il n'y a eu que huit jours entre la mort de sa mère et la mort de Beauvoir. Pour l'auteure d'*Une femme* ces deux morts à huit jours près, représentent un signe éclatant de l'appel qu'elle ressentira par rapport à sa destinée de femme et d'écrivaine. Par cette observation nous ne voulons pas suggérer qu'Ernaux n'est qu'un mouton qui répète le style et les pensées de

Beauvoir; celle-ci n'étant qu'un des principaux guides, nous voulons souligner surtout l'originalité de l'auteure de *La femme gelée*.

L'originalité d'Ernaux se trouve dans son style personnel. Elle utilise des techniques d'écriture astucieuses: manipulation adroite de la langue standardisée et du patois normand, création de personnages sensibles et attentifs à tout ce qui se passe autour d'eux. Cette sensibilité, nous semble-t-il, vient du fait qu'Ernaux transpose sa propre vie en un texte littéraire. Grâce à son art, elle immortalise dans ses romans de vraies personnes qui ont fait partie de sa vie et qui ont joué un rôle dans la formation de ses pensées et de son caractère. D'après Ernaux elle-même, "il faut que les mots soient collés au plus près du réel."² C'est exactement cet aspect de son écriture qui lui confère une certaine richesse thématique et une grande valeur artistique.

Jusqu'à 1984, l'année où Annie Ernaux a reçu le Prix Théophraste Renaudot pour *La place*, Ernaux était une écrivaine peu connue. Dès la réception de ce prix littéraire, ses oeuvres ont été reconnues dans le monde entier. La popularité de ces oeuvres est due à trois caractéristiques principales: la beauté du langage, la lutte qu'Ernaux mène contre l'indifférence du monde envers son identité de femme, de mère,

² Jean Royer, "Pour que s'abolisse la barrière entre la littérature et la vie," *Le Devoir*, 26 mars 1988: D1.

d'épouse et d'intellectuelle et la solidarité ressentie par les lectrices. Ernaux retrace ses racines et son passé pour mieux comprendre sa situation actuelle. Il faut noter ici qu'il y a une problématique reliée à la spécificité de son écriture, qui, sans effacer le côté fictif, fait parler une narratrice qui comporte des traits "autobiographiques." Des fois on a l'impression qu'Ernaux veut créer l'illusion que les deux sont les mêmes; elle se sert, par exemple, de guillemets et du "je" à outrance pour indiquer ses propres pensées. Cette problématique de l'autobiographie rend les personnages d'Ernaux complexes psychologiquement et nous fait comprendre un peu la complexité de la psychologie de l'auteure elle-même. Elle utilise une technique d'écriture qui mélange, sans cesse, le présent et le passé. Ce mélange de temps verbaux serait à notre avis le fruit de son expérience personnelle. Ce qui donne aussi l'impression que cette écriture est un type d'auto-analyse.

Après une lecture attentive de toutes les oeuvres d'Annie Ernaux, nous pouvons marquer les étapes de sa vie et de son évolution comme femme et comme écrivaine. Ernaux commence à écrire et à remettre en question sa vie lorsqu'elle se retrouve ensevelie dans un mariage qui efface son identité. Examinons davantage la genèse de ses oeuvres.³ Le désir d'écrire toujours vivant, Annie Ernaux commence à écrire en

³ Marie-France Savéan. *La place et Une femme d'Annie Ernaux*. Paris: Gallimard, 1994, p.175.

1960 et rédige sa première oeuvre en 1962, refusée en 1963 par les Editions du Seuil. D'après elle, ce premier livre "manquait un sujet personnel et une voix."⁴ De cette manière, Ernaux décide d'ajouter ce côté personnel à son oeuvre après trois événements importants: sa réussite au CAPES, ce qui manifeste en elle des sentiments de dégoût pour l'ordre des choses; la mort de son père, ce qui dévoile des sentiments de culpabilité envers ses parents; et son voyage au Chili en 1972, ce qui déclenche des souvenirs pénibles de son enfance dès qu'elle est confrontée avec la réalité du tiers monde. Ces trois événements lui ouvrent les yeux à l'égard de sa propre vie et de l'existence des moeurs hypocrites si fortement présentes dans sa vie de bourgeoise. De cette manière, elle commence à écrire, avec rage, *Les armoires vides* tout en découvrant le désaccord conjugal. Elle analyse son enfance dans *Les armoires vides* (1974), son adolescence dans *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et sa vie mariée dans *La femme gelée* (1981). Avec *La place* (1984) et *Une femme* (1988), Ernaux raconte la vie de ses parents qu'elle avait dénoncée dans le passé. Chacun de ses romans est dédié à un de ses parents: *La Place* à son père et *Une Femme* à sa mère, ce qui démontre bien de sa volonté de réconciliation avec un monde qu'elle peut enfin comprendre sans, toutefois, l'accepter totalement. Elle souhaite ainsi reconnaître les parents qu'elle avait dénigrés en leur assurant l'immortalité par le

⁴ Marie-France Savéan, *La place...*, p.175.

biais de l'écriture.

Nous tenons enfin à mentionner que cette étude ne tiendra pas compte des deux dernières oeuvres d'Ernaux, *Passion Simple* (1991) et *Journal du dehors* (1993), car elles ne suivent pas le même style des cinq premières et elles n'ont pas le même fil qui les lient ensemble, c'est-à-dire les souvenirs de son enfance.

Nous participons à l'évolution spirituelle et artistique de l'auteure à travers les romans étudiés dans ce travail. On tracera dans cette étude les six étapes de cette évolution. L'écriture devient pour Ernaux un instrument libérateur, qui lui permettra de trouver une identité et une conscience féministe à elle. Cette conscience féministe (hautement significative en soi) l'aide à trouver une voix qui est la sienne et qui n'est plus soumise ni aux hommes ni à la société en général. Son écriture est le témoignage non seulement de sa vie mais aussi de celle de ses parents. Ernaux trouve un moyen de ne plus rester renfermée dans le mutisme traditionnel qui a caractérisé les femmes dans l'histoire de l'humanité.

Cette évolution se prête à une étude chronologique reflétée dans la division des chapitres. Tout d'abord, dans le premier chapitre, un rapide survol de la lutte féministe à travers les siècles démontrera que la formation de la jeune fille dans une société telle que la société française d'après-guerre est le résultat des mythes et des préjugés accumulés dans le temps dont on n'est même pas conscient. Cette

formation reste avec la jeune fille toute sa vie dans son inconscient, et dans le cas spécifique d'Ernaux, elle ne se rend compte de la misogynie du monde qu'après un grand bouleversement dans sa vie --l'échec de son mariage. Le deuxième chapitre traite le paradoxe de l'enfance heureuse d'une jeune fille qui n'est pas élevée de la manière traditionnelle de l'époque et qui a des illusions sur sa sécurité et de sa situation sociale. Plus tard dans sa vie, Ernaux comprendra que c'est pendant cette période de sa vie que commence à se développer sa conscience féministe. Le troisième chapitre montre l'entrée de la jeune fille à l'école et la découverte de la langue française, langue qu'elle voit misogyne. Il est important ici de noter le conflit entre le patois et la langue française, considérée comme "étrangère". La jeune fille est déclassée et elle croit avoir perdu son identité de "petite reine" de son quartier. Le quatrième chapitre trace sa révolte contre ses parents et ses racines ouvrières. Il s'agit de la révolte contre son milieu et son passé, ce qui n'est pas typique dans la société où elle vivait, et qui remet encore plus en question son identité, le rôle traditionnel de la femme et l'institution du mariage. Dans le cinquième chapitre, il s'agira du réveil définitif de sa conscience féministe provoqué par l'incompréhension envers la femme de son mari et de la société en général, ce qui l'amène à une réévaluation de sa vie passée. Ernaux joue ici avec les nuances langagières tellement subtiles de la langue

française, voire la différence entre le mutisme et le silence de la femme, le mutisme la renfermant dans une prison perpétuelle, le silence lui donnant plutôt droit à une prise de parole "engagée" et libératrice après une période de gestation et de réflexion. Le sixième chapitre analyse la manière dont Ernaux exprime ses émotions et trouve sa voix comme femme et comme être humain. Ce chapitre aborde ses pensées sur l'écriture et les raisons pour lesquelles elle écrit. On y remarque un changement d'attitude chez Ernaux envers l'écriture mais aussi envers sa vie qui n'a pas été tout à fait typique pour son époque. Elle veut surtout comprendre ce qui s'est passé dans sa vie pour enfin trouver sa paix à elle et se reconcilier avec le monde.

Jusqu'à récemment la critique a négligé, à tort, de se pencher sur l'oeuvre d'Annie Ernaux: il existe environ une douzaine de comptes rendus d'environ une page et environ une douzaine de courts articles. Des travaux plus substantiels sont parus récemment, comme par exemple, *La place et Une femme d'Annie Ernaux* (1994) de Marie-France Savéan, livre consacré entièrement aux oeuvres *La place* et *Une femme* mais qui touche aussi sur les autres oeuvres dont il question dans ce mémoire. Savéan croit que l'objectif d'Ernaux c'est d'écrire "pour racheter la trahison de l'adolescente en rupture avec son milieu d'origine."⁵ Bien que d'autres critiques abordent ce sujet de classe sociale et du déracinement de la jeune fille

⁵ Marie-France Savéan, *La place...*, p.13.

dans *Les armoires vides*, Lorraine Day étudie aussi la question de sexualité, tandis que d'autres critiques analysent le côté autobiographique de *La place*, par exemple Jacques Le Marinel et *Une femme*, par exemple Laurence Mall. A notre connaissance il n'y a qu'une critique qui aborde le sujet de la voix -- celle de Francine de Martinoir.

Notre étude vise une nouvelle lecture des oeuvres d'Annie Ernaux pour combler en partie le vide laissé jusqu'à présent par la critique. Pour des raisons d'usage, notons que nous nous attarderons sur les cinq premiers romans d'Ernaux car ils se prêtent le mieux à la problématique que nous entendons résoudre: la présence d'une société misogyne et de parents non-traditionnels, la différence entre les classes sociales et entre deux langues (le patois normand et le français); tout ceci déclenchera des crises d'identité et poussera l'auteure à la recherche de sa voix à elle et du salut par l'écriture. A notre connaissance, il n'y a pas d'étude qui aborde la question de l'éveil de la conscience féministe chez Ernaux suivant les étapes de son évolution intellectuelle. Ce mémoire essaiera d'analyser cette évolution et les crises dont il est question à chaque étape de la vie des diverses narratrices dans la fiction littéraire d'Ernaux.

En utilisant le patois, Ernaux fait revivre une langue qui est, pour la plupart, cachée au monde. En effet, Ernaux, dans ses créations littéraires, crée un langage qui lui est tout particulier, car il s'agit d'un mélange de patois et de

français. Remarquons qu'elle se sert d'italiques pour indiquer les mots en patois. Par son écriture, Ernaux réussit à accomplir plusieurs choses. Premièrement, elle crée des oeuvres d'art en construisant une langue qui est toute à elle et, deuxièmement, elle raconte son histoire à tout le monde, ce qui implique une forme de solidarité entre celles qui ont éprouvé les mêmes sentiments qu'elle. D'après Annie Leclerc, la création d'un langage est une des actions les plus importantes pour la femme:

Rien n'existe qui ne soit le fait de l'homme, ni pensée, ni parole, ni mot. Rien n'existe encore qui ne soit le fait de l'homme; pas même moi.
Surtout pas moi....
Inventer une parole de femme. Mais pas de femme comme il est dit dans la parole de l'homme; car celle-là peut bien se fâcher, elle répète.
Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire: inventer la femme.
C'est une folie, j'en conviens. Mais c'est la seule raison qui me reste.⁶

Une des raisons principales pour lesquelles Ernaux retrouve son identité, c'est grâce à une langue à elle, même si ce n'est qu'un mélange de français et de patois. Étant la maîtresse de son langage, elle n'y trouve pas les contraintes qu'elle y trouvait autrefois. Nous ne sommes pas conscients du degré de misogynie compris dans le langage et de combien cela peut empêcher la formation de notre identité. Comme nous le verrons dans le premier chapitre, la jeune fille est bien dans sa peau, et elle n'a pas de mal à s'exprimer. Ses

⁶ Leclerc, Annie. *Parole de femme*. Paris: Éditions Grasset, 1974, p.7-8.

problèmes arrivent au moment où elle trouve qu'elle ne peut plus s'identifier aux mots. Elle reste sans défense, et peu à peu, elle devient muette. Elle a toutes les capacités intellectuelles pour se défendre, mais c'est la langue qui l'empêche de le faire. Moralement, elle est défaite, mais dès qu'elle réussit à se forger sa langue à elle, la jeune fille, comme Ernaux, trouve son identité et sa voix. L'écriture devient ainsi synonyme de vie.

Chapitre I

Brève histoire du féminisme

i. Une Brève histoire politique et littéraire

Jusqu'aux dernières décennies, la condition de la femme en France est restée presque la même à travers les siècles: inférieure à celle de l'homme et, par conséquent, opprimée par celui-là. Cette oppression peut être attribuée aux différences entre les sexes, ce que les féministes américaines appellent gender. En général, la condition de la femme a été définie par l'homme qui, étant seul à détenir le pouvoir politique, organisait les structures sociales à sa guise et selon ses besoins. Jusqu'à récemment la femme n'a pas échappé à cette structure sociale. Le père décidait par exemple la destinée de sa fille: recevoir une éducation (cela était très rare et d'ailleurs l'instruction était bornée aux devoirs des femmes envers son époux et sa famille), se marier ou bien entrer dans un couvent. L'univers féminin se définissait entièrement par rapport à sa famille: "elle était soumise à son père avant de l'être à son mari".¹ En changeant de maître, elle ne changeait pas de chaînes. Comme l'explique Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*, la femme remplissait des fonctions sociales bien déterminées par ses responsabilités envers son mari: elle devait cuisiner, faire

¹ S. de Beauvoir. *Le Deuxième sexe*, t.1, Paris, Gallimard, 1949, p.189.

le ménage et élever les enfants. Mais pire encore, elle devait se conformer à l'idéal du "féminin éternel": la femme idéale était une créature passive, belle, docile et avant tout, altruiste.²

Les femmes se sont révoltées contre l'oppression, mais la quête de la liberté est toujours une guerre longue et dure. Leur mécontentement légitime vient surtout de leur inégalité par rapport aux hommes, et elles ont fait de leur mieux pour combler la distance entre les deux sexes. Ne souhaitant plus jouer uniquement le rôle traditionnel prescrit par la société, elles désirent jouir de la même liberté et des mêmes droits que les hommes. Selon Claire Duchon, les femmes ont longtemps été dépourvues de conscience collective, s'identifiant plutôt à leur classe sociale.³ Ceci se voit aussi chez Ernaux avant que sa conscience féministe soit éveillée.

Le mouvement féministe n'est cependant pas typique du vingtième siècle. Sans remonter aux Anciens (nous pensons en particulier aux civilisations païennes et égyptiennes), l'avènement du Christianisme et le Moyen âge présentent déjà des indices de cette longue guerre. Prenons, par exemple, Christine de Pisan (1364-1429), une des premières à souligner l'hypocrisie de la société envers les femmes. Elle est devenue une figure dominante du féminisme et est considérée

² Toril Moi. *Sexual/Textual Politics*, London, New York, Methuen, 1985, p.58.

³ Claire Duchon. *Feminism in France (from May '68 to Mitterand)*, London, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1986, p.2.

par plusieurs comme étant la première féministe selon la définition moderne du mot. Son ouvrage, *Le livre de la Cité des Dames*, publié en 1402, dans lequel elle affirme que les hommes et les femmes sont des êtres égaux, est connu notamment pour sa contestation de la morale «deux poids, deux mesures».*

Avec l'avènement de la «Querelle des femmes» au seizième siècle on voit paraître plusieurs écrivaines parmi lesquelles on trouve Louise Labé (1520-1566) et Marguerite de Navarre (1540-1560). Louise Labé, nommée la «belle cordière», a publié ses premières oeuvres en 1555. Elle est surtout reconnue aujourd'hui pour avoir attiré l'attention des femmes sur le fait qu'il faudrait chercher sa propre indépendance comme femme et comme être humain. Elle était reconnue aussi pour son choix de vêtements: elle aimait s'habiller souvent en homme.

Marguerite de Navarre était aussi bien connue pour sa position sociale, car elle était la reine de Navarre et la soeur de François I^{er}. Dans son oeuvre la plus célèbre, *L'Heptaméron*, Marguerite de Navarre essaie de mettre l'homme et la femme sur un pied d'égalité en parlant du couple et du mariage. Puisque la tradition gauloise avait dégradé l'image du couple, elle tente de revaloriser l'amour conjugal en même temps qu'elle cherche à détruire la théorie des «deux poids,

* Maïthé Albestur et Daniel Armogathe. *Le Grief des Femmes: Anthologie des textes féministes du Moyen age à la seconde République*, Paris, Poitiers, Édition Hier et Demain, 1978, p. 45.

deux mesures». *L'Heptaméron* est une des premières oeuvres dans laquelle on entend presque exclusivement la voix et le langage des femmes.

Dans cette histoire, on ne peut pas oublier un champion de la lutte pour la libération de la femme au dix-septième siècle: Poulain de la Barre. Son oeuvre fait une telle impression que les féministes du début du vingtième siècle, y compris Simone de Beauvoir, essaient encore d'analyser certains de ses textes. En fait, Simone de Beauvoir s'est inspirée de sa doctrine de l'émancipation des femmes. Incontestablement, Poulain de la Barre a beaucoup fait pour l'avancement du féminisme avec des oeuvres comme *De l'Éducation des dames* (1671) et *De l'Égalité des deux sexes* dans lesquelles la méthode cartésienne est appliquée au thème de l'émancipation de la femme. Il essaie de déconstruire le mythe que la femme doit être soumise à l'homme et qu'elle n'est vouée qu'à la reproduction de l'espèce. Il était convaincu que seule l'instruction était responsable de la différence intellectuelle, politique et sociale des sexes.

Mais c'est au dix-huitième siècle que le féminisme prend son essor en France et, plus précisément, pendant la Révolution de 1789 où un mouvement féministe conscient de soi s'est déclaré pour la première fois. Reconnaisant que l'oppression n'épargnait aucune femme, un groupe de bourgeoises et d'aristocrates se sont réunies pour lutter contre la tyrannie des hommes, dans le cadre du mariage, de

l'instruction et de la politique. La prise de conscience féministe a été facilitée grâce au fait que les femmes ont lutté à côté des hommes dans les mouvements politiques de 1789. Se rendant compte qu'elles pouvaient participer avec les hommes à un changement politique de cette envergure, elles se sont demandé pourquoi elles ne pouvaient pas participer à la politique de tous les jours. Par la suite, elles ont réclamé des droits juridiques légitimes et raisonnables selon l'esprit des «Lumières».

D'ailleurs, il était temps que les femmes luttent pour la reconnaissance de leurs droits, car les seules personnes exclues de ces droits étaient les criminels et les fous. Ainsi marginalisées, elles se sentaient marquées d'une tare qui les rendait en quelque sorte inférieures. Tout le travail qu'elles fournissaient n'avait donc aucune valeur aux yeux de la société? S'organisant en clubs politiques, elles ont commencé à écrire dans des journaux, à fonder leurs propres revues telles que *La Fronde*, à réclamer le droit à l'instruction des filles et à demander des réformes dans les lois conjugales. La misogynie étant si bien enracinée depuis l'antiquité dans la conscience sociale, les femmes ont longtemps lutté sans succès. Elles n'ont eu, par exemple, droit à l'enseignement primaire qu'en 1850.

Bien que cette guerre ait duré si longtemps et malgré les défaites, les femmes n'ont jamais renoncé au désir de se battre pour la cause féministe. Pendant des années, elles ne

semblaient rien gagner du tout, mais soudain un événement attirait l'attention du public et renouvelait le débat. En 1791, Olympe de Gouges a écrit *La déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, une reprise de *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (26 août 1789). En substituant le mot "femme" pour "homme", Olympe de Gouges a dénoncé l'androcentrisme et la mauvaise foi des révolutionnaires pour qui tout pivotait autour de l'homme dans la société. On ne prenait jamais en considération le rôle que les femmes jouaient dans cette société dont elles constituaient au moins cinquante pour-cent des membres. Olympe de Gouges a attiré l'attention du public sur le manque de privilèges des femmes. Aveugle aux efforts positifs qui auraient pu découler de cette prise de position soi-disant radicale pour la reconnaissance des droits de la femme, la société des hommes a récompensé Olympe de Gouges en la ridiculisant; puis, on l'a décapitée le 3 novembre 1793, sort qu'elle a partagé avec une autre femme remarquable, Madame de Roland (9 novembre 1793).

La Révolution est riche en exemples comme celui d'Olympe de Gouges, mais la plupart des femmes avaient peur de se mêler au monde des hommes. Elles savaient très bien qu'en s'insurgeant contre la norme, elles pourraient s'attendre à un destin semblable à celui d'Olympe de Gouges et de Madame de Roland. Heureusement, les femmes n'ont pas abandonné la lutte même si les victoires étaient beaucoup moins nombreuses que

les défaites. Inévitablement, la Révolution a été un échec pour le peuple français à plusieurs égards, et le mouvement féministe n'a pas fait exception. Ironiquement, le peuple avait lutté pour "la liberté, l'égalité et la fraternité" mais il semble que les femmes n'aient eu droit ni à la liberté, ni à l'égalité et encore moins à la fraternité.

L'échec de la Révolution n'a pas amélioré la situation de la femme. En fait, la lutte féministe a reculé davantage, puisque le nouveau régime militaire de Napoléon a aboli toute la liberté (si peu qu'elle fût) des femmes. Les femmes avaient exigé la dignité et le respect d'une nouvelle condition sociale, mais la dictature de Napoléon les a promptement replacées au foyer dans leur rôle traditionnel de servantes soumises à leur homme. La femme mariée devait obéissance à son mari; elle n'avait aucun droit sauf celui de subvenir aux besoins de son mari et de ses enfants. Dans *Le Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir explique bien la pensée de la société à cette époque, citant par exemple Bonald: "Les femmes appartiennent à la famille et non à la société politique; et la nature les a faites pour les soins domestiques et non pour les fonctions publiques."⁵ Il est ironique que la Révolution ait été déclenchée pour gagner "la liberté, l'égalité et la fraternité" pour la population en général.

Affaiblie par la Révolution, l'autorité du père sur sa

⁵ Beauvoir, *Deuxième sexe*, t.I, p.190.

femme et sur ses enfants a été rétablie par le Code Napoléon. Chose étonnante, la femme célibataire semblait jouir de plus de droits que la femme mariée: celle-ci avait des responsabilités envers sa famille, tandis que celle-là n'en avait qu'envers elle-même. Donc la femme mariée n'avait pas le droit de s'engager dans des activités en dehors de sa famille. Simone de Beauvoir cite Balzac sur la condition de la femme mariée à cette époque: "La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône."⁶ La femme avait l'impression d'être bien traitée, tandis qu'en réalité, elle était à son insu une esclave satisfaite de son sort. Ce manque de conscience féministe chez les femmes elles-mêmes est devenu une des cibles importantes des féministes contemporaines. Chez Annie Ernaux, par exemple, la naissance de la conscience féministe s'est effectuée par l'intermédiaire de l'écriture.

Au cours du dix-huitième siècle, la Révolution industrielle en Angleterre a provoqué des changements irréversibles dans le monde, y compris la France. Bien que le régime Napoléon soit à blâmer pour avoir retardé l'affranchissement des femmes, la révolution industrielle a complètement bouleversé leur monde. Depuis le Moyen âge, la famille rurale était un microsysteme de formation religieuse, scolaire et économique. A la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, grâce à l'industrialisation, la famille

⁶ Beauvoir, *Deuxième sexe*, t.I, p.192.

n'était plus enracinée à la campagne. Les campagnards se sont déplacés vers les grandes villes où il y avait plusieurs possibilités pour trouver du travail. La famille a subi ainsi des transformations en profondeur et a perdu presque toutes ses fonctions de formation dans l'instruction des enfants et dans l'apprentissage d'un métier. Elle est devenue plutôt "une unité de procréation, d'élevage des enfants et de consommation".⁷ A la mère revenait la responsabilité de s'occuper de la maison, de garder les enfants et de faire le ménage. Il paraît qu'au moment où les femmes ont commencé à exprimer leurs inquiétudes et à chercher à être reconnues comme individus avec les mêmes droits que les hommes, leur situation est devenue encore pire à cause des circonstances socio-politiques qui les contraignaient au foyer pour que leur mari puisse travailler.

La transformation du monde du travail a entraîné nécessairement des transformations au sein du foyer et la femme est la première à en ressentir les effets. Dans des structures traditionnelles et rurales, il n'y avait pas de séparation entre la vie familiale et le monde du travail; la famille était une cellule autosuffisante. Par conséquent, le soin des enfants ne revenait pas exclusivement à la mère; elle avait l'aide des autres membres de la famille. L'industrialisation de l'Occident a définitivement changé les

⁷ L. A. Cater, et al, *Women and Men: Changing Roles and Perceptions*, Palo Alto, Calif., Aspen Institute for Humanistic Studies, 1976, p.56.

rôles et a séparé irrémédiablement la vie familiale de celle du travail. Chaque individu étant trop occupé pour s'intéresser à la vie des autres membres de cette micro-société, c'est à la mère que revenait la responsabilité d'élever les enfants. Ainsi, de nouvelles chaînes politico-économiques ont replacé la femme dans la condition méprisable d'"esclave" de sa famille.

Pour que les femmes aient pu se libérer de cet esclavage, il a fallu de grands changements dans le monde. Les deux guerres mondiales ont bouleversé le monde par leur violence et leur brutalité, mais elles ont aussi beaucoup contribué à améliorer la condition politique et sociale de la femme. La société s'est tournée vers cette dernière pour son aide indispensable à la survie du pays. Les guerres mondiales ont prouvé que les femmes étaient aussi capables de travailler que les hommes et que les produits de leur travail étaient aussi valables que ceux des hommes. On s'est rendu compte que sans l'apport des femmes, la qualité de la vie aurait pu être bien pire que celle que la société avait connue pendant les guerres. Dès que les hommes se sont trouvés obligés de partir à la guerre, les femmes ont travaillé dans les usines de leur père, leurs frères et leur mari. Elles ont commencé à acquérir plus de valeur aux yeux de la société, car leur rôle n'était plus simplement celui de mère; elles avaient aussi beaucoup à offrir sur le marché du travail. En fait, c'est grâce aux femmes que les usines ont continué à produire tout

le nécessaire pour la survie des citoyens du pays. Il ne s'agissait pas seulement de produits essentiels comme la nourriture et les vêtements, mais aussi de tout le matériel nécessaire à la guerre.

Malheureusement, la société a oublié les femmes après le retour des hommes de la guerre. Paradoxalement, la liberté dont elles jouissaient pendant la guerre a disparu avec l'avènement de la paix. Les femmes avaient cependant beaucoup apprécié leur nouvelle liberté et elles ne voulaient pas la perdre; elles ont alors commencé à se révolter contre l'attitude patriarcale et hypocrite de la société. Les femmes savaient que leur travail pendant la guerre leur avait permis de jouir d'une certaine liberté; il fallait absolument que leurs filles puissent avoir accès au marché du travail afin de se libérer, et de profiter des occasions qu'elles-mêmes n'avaient qu'entrevues. Le refus de reconnaître la contribution des femmes à la société pendant les deux guerres mondiales a été un des facteurs qui a assuré le renouveau du mouvement féministe déclenché, il y avait déjà plus de deux cents ans, au cours de la Révolution de 1789.

Une des grandes conquêtes dans le mouvement féministe français d'après-guerre était le droit de suffrage des femmes, finalement accordé par le Général de Gaulle en 1944. Des changements dans la société à l'égard de l'instruction, du droit de vote et de la valeur de la femme ont joué un rôle essentiel dans le mouvement féministe. Les femmes se sentant

un peu plus valorisées ont commencé à être beaucoup plus courageuses dans toutes les activités sociales, de la politique à l'écriture.

Dans le domaine de la politique, la formation d'un groupe en particulier a attiré beaucoup d'attention sur l'identité de la femme et sur sa condition inférieure: le Mouvement de Libération des Femmes ou le MLF. Ce groupe a été formé pour protester contre la domination du mâle dans la politique et a beaucoup aidé les femmes dans leur quête de l'égalité. Le problème de l'inégalité des femmes n'est pas nouveau. Après avoir acquis le droit de vote, le problème a été exacerbé et le débat s'est intensifié davantage car elles voulaient maintenant participer activement à la vie politique, domaine jalousement gardé par les hommes. Elles souhaitaient créer de nouvelles associations politiques et des lois qui n'excluaient plus la femme, comme elle l'avait toujours été, de l'action politique.

Le MLF a continué à lutter contre les injustices de la société de plusieurs façons, notamment en créant des journaux comme *Le Torchon brûle*. Claire Duchon explique qu'initialement, *Le Torchon brûle* a été publié en 1970 comme un numéro spécial du journal libertin *L'Idiot international* et que le but de cette publication avait été de représenter la diversité du MLF, de partager les opinions et les expériences des femmes, de rompre leur silence et de marquer par leur

présence l'Histoire.¹ On encourageait toutes les femmes à écrire des articles sur tout sujet possible, même si elles n'avaient reçu que peu de formation. Les articles étaient publiés à titre anonyme sur des sujets qui traitaient de la vie, des pensées, des opinions, des sentiments et surtout de la colère des femmes. *Le Torchon brûle* a duré jusqu'à 1974, mais il y a eu d'autres revues qui en ont pris la relève.

La complexité de la lutte contre la misogynie a fait éclater le MLF en plusieurs branches. Les problèmes soulevés par les divers courants comprenaient la relation entre la lutte féminine et la lutte des classes, la problématique de la différence féminine, la question de l'homosexualité et finalement, le débat sur l'avortement. Pour les groupes comme le MLF, l'essentiel était que la femme se rende compte de la misogynie de la société et de celle de la femme elle-même, contaminée par sa formation. Ces groupes essayaient d'éliminer l'oppression de la femme découlant du pouvoir absolu masculin dans la société.

Certaines féministes ont déclaré que l'oppression de la femme était due à la maternité, une forme d'asservissement qui l'empêchait de participer à la vie publique. Pendant les années soixante-dix, on voit l'apparition de l'équation ironique: "enslaved motherhood and voluntary motherhood equal voluntary slavery".² Les féministes voulaient que la femme

¹ Duchon, *Feminism in France*, p.10.

² Duchon, *Feminism in France*, p.60.

puisse choisir de ne pas être mère si elle ne le désirait pas, donc d'avoir le droit d'obtenir un avortement. Le 5 avril 1971, elles ont signé un manifeste dans *Le Nouvel Observateur*: 343 femmes, y compris Simone de Beauvoir, ont déclaré qu'elles avaient eu un avortement illégal. Dans *Le Deuxième sexe*, Beauvoir a beaucoup parlé de l'importance de l'avortement et de l'importance du choix pour la femme. Selon Beauvoir toutes les femmes n'ont pas forcément une aptitude pour la maternité; en d'autres termes, la féminité ne comporte pas nécessairement la maternité. Beauvoir a toujours lutté avec les autres féministes contre les lois qui interdisaient l'avortement, des lois exigées par un gouvernement patriarcal. Finalement, la loi Weil de 1975 fait avancer le débat sur l'avortement. Les féministes ont considéré cette loi comme une victoire importante au mouvement de libération même s'il existait encore des contraintes à l'égard de l'avortement.

Dans les années cinquante, Simone de Beauvoir a éveillé la conscience de la femme en publiant *Le Deuxième sexe*. Loin de prétendre que seul l'homme est à blâmer pour l'oppression de la femme, Beauvoir insiste sur la responsabilité qu'a la femme dans sa soumission. En fait, la femme est aussi coupable de sa situation parce qu'elle refuse de reconnaître sa misogynie à elle. Beauvoir explique que la femme abandonne trop facilement ses principes et ses idées pour rester fidèle à l'image fabriquée de la femme "parfaite". La femme parfaite n'existe pas seulement dans le mythe de Pygmalion où un

artiste fait vivre une image qu'il avait conçue dans son esprit et qu'il avait transférée à un morceau de marbre blanc. Beauvoir voulait que la femme prenne conscience du fait qu'elle est perçue comme "l'Autre" par rapport à l'homme qui seul se constitue en sujet. Dans la perspective philosophique de Beauvoir, altérité signifie infériorité.

Selon Beauvoir, la femme est coincée dans l'immanence à cause du mariage et de la maternité, deux situations considérées comme tout à fait normales mais qui finissent par éliminer toute possibilité de liberté. Beauvoir entre dans une discussion philosophique, reprise plus tard par la nouvelle génération de féministes, en expliquant que la femme doit s'engager dans des rôles actifs dans tous les aspects de la vie. Il faut qu'elle prenne ses propres décisions. On verra plus tard qu'Ernaux comprend le bien-fondé de la philosophie féministe dès qu'elle se trouvera dans la situation décrite par Beauvoir, situation qu'elle avait cru éviter en choisissant un mari qui semblait conscient de la misogynie des hommes, et qui ne semblait pas en porter de traces évidentes.

Dans les années soixante-dix, on voit apparaître une deuxième vague du féminisme inspirée des théories de Derrida, Lacan et Foucault. Écrivant à l'encontre des écrits de Lacan, Luce Irigaray, par exemple, est devenue célèbre par sa déconstruction de la psychanalyse et de la philosophie occidentale. Dans *Speculum de l'autre femme*, Irigaray attire

notre attention sur le fait que la psychanalyse traditionnelle est fondée sur des principes androcentriques. La fonction de *Speculum*, comme l'indique le nom de cet instrument, est d'analyser la situation de la femme à partir de "l'intérieur", de l'inconscient féminin. Irigaray démontre que le principe central de la psychanalyse, c'est-à-dire l'analyse de l'inconscient, est valable en soi, mais que l'androcentrisme de la psychanalyse présente toujours l'homme comme la norme. C'est précisément cette présupposition inconsciente qui fait de la femme un être forcément inférieur. D'après Irigaray, il faut exposer les mécanismes inconscients de l'androcentrisme avant de tenter de les extriquer.

Grâce à Derrida en particulier, le rôle du langage dans la formation de la pensée, de la personnalité et de l'identité est devenu central dans le discours critique actuel. Selon Hélène Cixous, "l'altérité de la femme doit être représentée par l'écriture car c'est l'écriture qui est une représentation culturelle et vigoureuse de l'altérité de la femme".¹⁰ Cixous croit que c'est à travers l'écriture que la femme peut gagner un peu de contrôle sur sa vie. Elle constate que les femmes ont de la difficulté à s'exprimer parce que le langage est trop patriarcal et que les femmes ne peuvent pas s'identifier aux mots. Ernaux semble prouver cette théorie: grâce à l'écriture, qui lui permet une prise de parole consciente, elle assumera le contrôle de sa vie. Le problème

¹⁰ Duchen, *Feminism in France*, p.92.

de la langue est un double problème pour Ernaux: non seulement trouve-t-elle que la langue est patriarcale mais, avant cette découverte, elle doit apprendre le français standard et surmonter ses problèmes avec le patois.

Tandis que les analyses subtiles et complexes d'Irigaray et de Cixous ne sont guère accessibles au grand public, les romans de certaines féministes, comme par exemple, Marie Cardinal, le sont. Cardinal réussit à démystifier deux mensonges en même temps: le phallogentrisme de la psychanalyse et celui du langage. Le titre de son roman *Les mots pour le dire* attire notre attention sur le problème du langage. Elle nous fait comprendre qu'il n'est pas aussi simple pour une femme de s'exprimer car la langue n'a pas toujours la capacité d'évoquer certains sentiments féminins. Le problème est que la femme doit surmonter l'obstacle du langage patriarcal même avant de pouvoir surmonter ses conflits intérieurs.

ii. La problématique chez Annie Ernaux

Le thème de la langue patriarcale apparaît aussi dans le premier roman d'Annie Ernaux, *Les Armoires vides* mais dans ce livre, il y a aussi le problème du patois qui y est intermêlé. Ernaux et Cardinal commencent à exprimer leurs véritables sentiments seulement après avoir pu entrer dans le sujet de leurs premières expériences sexuelles. Ce problème de la

sexualité est lié à celui de l'identité féminine. Dans les années cinquante et soixante, l'on se croyait libre dans tous les aspects de sa vie, mais la femme était encore contrainte par les règles de la société dont la morale la voulait docile et inexpérimentée sexuellement. Par conséquent, l'on voyait naître toutes sortes de sentiments de culpabilité chez la femme si elle ne suivait pas ces règles.

Il faut noter que *Speculum, Les mots pour le dire* et *Les Armoires vides*, ont été publiés tous les trois presque au même moment --*Speculum* et *Les Armoires vides* en 1974, et *Les mots pour le dire* en 1975. Nous démontrerons comment le problème de l'identité féminine a affecté les femmes à cette époque, et comment la philosophie féministe contemporaine a influencé l'oeuvre d'Annie Ernaux. Ses romans mi-autobiographiques montrent le tiraillement continu qu'elle éprouve non seulement avec le problème de l'identité mais aussi avec celui de la sexualité (*gender*) et de la division des classes sociales. Ernaux essaie de résoudre ses conflits intérieurs par l'intermédiaire d'un style où se mêlent l'histoire, la biographie, l'autobiographie et la fiction. Ce côté hétérogène de l'écriture d'Ernaux confère à son identité féministe un cachet particulier et personnel, tout en la reliant aux aspects du mouvement féministe. Elle explique ce qui se passe dans son esprit dès qu'elle commence à écrire: «Une certaine voix qui fait qu'en lisant ce que j'écris, ce ne soit pas de la littérature. Que la barrière qu'il y a

toujours entre la littérature et la vie s'abolisse.»¹¹ Et c'est ici qu'on retrouve l'originalité de l'écriture d'Ernaux. Influencée par toutes les théories féministes qui ont paru après la Deuxième guerre mondiale, elle considère le patriarcat comme une autre barrière. C'est justement pendant cette période de sa vie, c'est-à-dire son enfance, que ses opinions et ses pensées ont commencé à se former sans qu'elle s'en rende nécessairement compte. Ernaux n'en devient consciente que lorsqu'elle commence à écrire.

Ernaux est très sensible à la différence culturelle entre les classes sociales, différence mise en relief par le niveau de langue employé par chacune de ces classes. En fait, c'est cette différence de langue qui provoque une crise d'identité chez elle et qui la pousse à rejeter ses racines. C'est seulement après avoir atteint le statut d'écrivaine qu'elle essayera de comprendre ces différences et de définir la raison pour laquelle elle a rejeté ses parents. C'est à travers la littérature et sa propre création littéraire qu'Annie Ernaux découvre le rôle qu'ont joué ses parents dans la formation de son caractère et de sa personnalité:

J'avais l'impression, dit-elle, que la littérature portait sur ce monde et ces gens d'une classe dominée - d'autres disent populaire - un regard extérieur qui ne me paraissait pas juste. Mes livres répondent, certes, au désir personnel que j'avais de faire entrer mes parents dans la littérature. Mais avec eux, c'est aussi toute une classe sociale que j'emmène. Je pense - et c'est une des mes raisons d'écrire - que dans le

¹¹ Jean Royer, "Pour que s'abolisse...", p.D1.

destin individuel est contenu le social.¹²

En écrivant, Ernaux fait une étude approfondie d'elle-même pour trouver sa véritable identité, une identité qui ne rejette ni son milieu culturel ni ses parents ni la société qui a engendré les mythes qui l'ont presque détruite spirituellement. Elle explique son attitude envers la littérature: «Pour moi, la littérature est une quête d'indicible, la recherche d'une réalité fuyante qui atteint sa perfection en étant recréée, et une absolue nécessité dont le bonheur rappelle un peu celui de l'amour».¹³

La lutte intérieure d'Ernaux est renforcée non seulement par la société en général, avec ses stéréotypes masculins et féminins, mais aussi par la lutte féministe qui s'est épanouie et qui commence à être de plus en plus en vue auprès du grand public. Ernaux dit: «L'écriture, pour moi, est aussi une forme de lutte, une forme d'action».¹⁴ Son écriture peut être vue comme une prise de position féministe, car c'est à travers ses oeuvres qu'Ernaux réussit à toucher toutes les autres femmes du monde qui partagent avec elle la même situation psychologique, les mêmes fantasmes socio-culturels: faut-il rejeter ses propres pensées afin de se conformer à la définition masculine de la féminité, ou faut-il suivre ses

¹² Royer, "Pour que s'abolisse...", p.D1.

¹³ Odile Tremblay, "Annie Ernaux: Et tout le reste est littérature", Montréal, *Le Devoir*, 28 mars 1992, p.D1.

¹⁴ Royer, "Pour que s'abolisse...", p.D1.

propres idées? Ce qui donne au féminisme d'Ernaux un cachet tout personnel, c'est le fait qu'elle essaie de comprendre les dilemmes de la femme féministe coincée dans une société misogyne sans blâmer qui que ce soit. Le style d'Ernaux est, sans aucun doute, féministe, mais le lecteur doit lire très soigneusement afin de saisir toute la richesse et toutes les nuances de ces textes.

C'est seulement à travers l'écriture qu'Annie Ernaux peut découvrir sa voix de femme et son identité féminine. Il y a une évolution qui commence lentement et subtilement dans sa pensée, et qui se voit dans les romans qu'on examinera en détail. Ernaux n'évoque pas seulement sa vie et son évolution en tant que femme, mais la vie et l'évolution de toutes les femmes qui passent par des expériences semblables. En fait, grâce à cette parole à la fois génératrice et libératrice, chaque lectrice se redécouvre en tant que femme et jouit d'une prise de conscience renouvelée des luttes toujours à recommencer. Ernaux avoue même que ce sentiment de solidarité existe dans ses oeuvres: "Le «je» de mon oeuvre est collectif. C'est pourquoi, sans doute, les lecteurs s'y reconnaissent autant".¹⁵

Examinons davantage cette problématique de l'autobiographie dans une oeuvre fictive. Selon la définition de l'autobiographie, il s'agit de l'expérience personnelle, la vie d'un individu écrite par lui-même. Mais il est important

¹⁵ Tremblay, "Ernaux: et tout le reste...", p. D2.

de tenir compte du fait que "no clear dividing line can safely be drawn between published fiction and fact, inventiveness and truth" et que "the self presented in the text is one created with the reader in view."¹⁶ De cette manière, il faut toujours convenir que l'oeuvre fictive est une interprétation d'une vie par l'auteure elle-même. Dans cette étude nous tenons compte de ce côté de l'écriture d'Ernaux mais il faut souligner aussi la présence d'un fil conducteur autobiographique dans les oeuvres étudiées, un fil qui relie les faits présentés répétitivement dans chacun des cinq romans. Ce fil consiste de plusieurs éléments: des narratrices qui se trouvent dans les mêmes circonstances avec les mêmes préoccupations et qui ont les mêmes racines ouvrières dont elles rêvent un jour échappé avec la réussite scolaire et le titre d'institutrice. Les vies de ces narratrices semblent miroiter la vie d'Annie Ernaux elle-même. Ernaux est née le premier septembre 1940 à Lillebonne dans une famille d'ouvriers. Dans les années quarante ses parents achètent un café-épicerie où ils partagent leurs vies avec la clientèle. Annie devient leur fille unique après la mort de sa soeur aînée et ils l'encourage d'atteindre son diplôme d'institutrice. Au collège elle tombe amoureuse, elle se marie et elle devient mère de deux garçons (Eric et David). Au cours de son mariage il y a une évolution dans son esprit

¹⁶ Elspeth Grahan, Hilary Hinds et al. *Her Own Life*, Routledge, London and New York: 1989, p.5.

féministe, elle se divorce (en 1982) et elle commence sa carrière d'écrivaine en 1974.

Nous insisterons davantage sur le côté autobiographique de ces éléments pour en faire ressortir les aspects les plus saisissants de la lutte qu'Ernaux mène par l'intermédiaire de ses narratrices. Il est important de noter aussi que l'autobiographie est utile pour faire la lumière non seulement sur la vie d'une auteure mais aussi sur les moeurs de toute une époque:

One of the areas in which autobiography has attracted much attention, for instance, is as an historical source, useful in giving insight into lives and ways of thinking that is not to be found from official documentation or public records.¹⁷

Nous verrons que l'oeuvre d'Ernaux est assez conforme à la définition donnée par Elspeth Graham dans *Her Own Life*. Ernaux écrit non seulement son histoire mais l'histoire de toute une classe sociale, ce qui nous aidera à situer du point de vue historique la pensée de la société à l'époque. D'après Laurence Mall: "Ernaux cherche à écrire ce que Toril Moi appelle une "généalogie personnelle": tissage de différents "fils" textuels."¹⁸ En effet, Ernaux met toute sa généalogie dans ses oeuvres mais, de nouveau, c'est aussi la généalogie de toute une classe sociale --la classe ouvrière normande des années cinquante. Selon ce mot de Warren Motte

¹⁷ Elspeth Graham, *Her Own Life*, p.17.

¹⁸ Laurence Mall. "Moins seule et factice": la part autobiographique dans *Une femme d'Annie Ernaux*", *The French Review*, October 1995, p.45.

"she has deliberately put the specificity of autobiography and fiction on trial, interrogating traditional notions about the possibilities and limits of those modes."¹⁹ Comme nous l'avons déjà dit plus haut, l'originalité d'Ernaux se trouve dans ce style mi-autobiographique et mi-fictif.

De cette manière, on entrera dans le monde intellectuel et émotif d'Annie Ernaux après avoir connu au moins une partie de l'histoire du féminisme. Cette histoire nous aidera à bien situer la pensée et les moeurs de la société envers la femme. Nous essayerons de tracer les grandes lignes de sa pensée mise en rapport avec d'autres grandes oeuvres de son époque et avec certaines données autobiographiques qui ont contribué à l'évolution de son écriture et de ses idées. Par conséquent, il nous semble logique de commencer notre analyse par "son" enfance. C'est à travers ses narratrices que l'on dégagera une représentation fictive de l'enfance qu'elle a connue.

¹⁹ Warren Motte. "Ernaux's Understatement", *The French Review*, October 1995, p.55.

Chapitre II

Le Paradis de l'enfance: la petite reine

i. Le milieu ouvrier

La nécessité de se pencher sur son passé pour mieux comprendre son état actuel, amène Annie Ernaux à revivre son enfance par le souvenir. C'est le point de départ de son "auto-analyse"¹ et, sous sa plume, l'enfance est décrite d'une manière joyeuse et paradisiaque. Le bonheur est souvent associé à l'univers de l'innocence enfantine. Cependant, on découvre vite que cette enfance n'était pas ce qu'elle paraissait. C'est une enfance complexe dans laquelle chaque narratrice, comme Ernaux elle-même, est confrontée à des questions de classe sociale, de sexualité, de misogynie et de langue.

Exaltée par le fait que ses parents sont les premiers de la famille à avoir un commerce, la narratrice, Annie constate: "Il [son père] a emprunté pour devenir propriétaire des murs et du terrain. Personne dans la famille ne l'avait jamais été" (LP, p.57).² Pour eux, ce commerce faisait miroiter la

¹ Christian Garaud, "Écrire la différence sociale; registres de vie et registres de la langue dans *La Place* d'Annie Ernaux", *French Forum*, vol. 19, 1994, p.202.

² Toute référence ultérieure aux oeuvres d'Ernaux sera suivie simplement des abréviations suivantes: *Les Armoires vides* (AV), *Ce qu'ils disent ou rien* (CDR), *La Place* (LP), *Une Femme*

possibilité de monter l'échelle des classes sociales: dès ce moment, n'appartenant plus à la classe ouvrière mais plutôt à la petite bourgeoisie, ils deviennent des "gens comme il faut" (AV, p.38). Ce commerce leur assure une certaine dignité dans le milieu populaire. La jeune fille se voit dans une position privilégiée par rapport aux autres enfants du milieu populaire. Denise Lesur³, la protagoniste de *Les Armoires vides*, elle aussi est une jeune fille contente de sa vie, bien dans sa peau et qui invente même un titre pour sa position sociale --"la petite reine de l'épicerie-café" (AV, p. 62). Déjà à un âge très tendre la jeune fille est sensible à la question touchant la différence entre les classes sociales et au bien-être. Cette question deviendra une véritable problématique qui demeurera dans son esprit pour toujours.

Denise démontre ces sentiments de bonheur et de privilège éprouvés dans son enfance:

Denise Lesur avec bonheur des pieds à la tête... La boutique, le café, mon père, ma mère, tout ça gravite autour de moi. Étonnée d'être née avec tout ça, par rapport aux filles de la rue Clopart, étonnée d'y penser, de chercher pourquoi. (AV, p.40)

Le bonheur ayant la puissance d'une drogue, la jeune fille se croit au centre de l'univers: elle, étant le soleil qui brille, toutes les autres, des planètes qui gravitent autour

(UF), *La Femme gelée* (FG) et par la pagination.

³ Il est intéressant de noter que c'est la seule fois où Ernaux utilise un prénom autre qu'une forme du prénom "Annie" pour sa narratrice. A notre avis, quand Ernaux a commencé à écrire elle n'avait pas l'intention de révéler au lecteur qu'elle écrivait sur sa propre vie.

d'elle. Cependant, c'est elle qui "gravite" à cause de ses sentiments de bonheur car son état lui donne l'illusion de ne pas faire partie de la vie des ouvriers, elle appartient à un autre royaume --celui des commerçants (ce qui est la justification dans son esprit de son titre royal). Il y a, toutefois, des traces de doute dans son esprit et elle commence à remettre en question les raisons de son état "privilégié." Elle veut déjà "chercher pourquoi" le bonheur.

Le bonheur est assuré par des parents qui construisent un monde fondé sur leurs idées, un monde d'aisance économique et de confiance mais qui frôle souvent le snobisme envers les autres membres du quartier:

On avait tout ce qu'il faut, c'est-à-dire qu'on mangeait à notre faim (preuve, l'achat de viande à la boucherie quatre fois par semaine), on avait chaud dans la cuisine et le café, seules pièces où l'on vivait. Deux tenues, l'une pour le dimanche (la première usée, on dépassait celle du dimanche au tous-les-jours). J'avais deux blouses d'école. La gosse n'est privée de rien. Au pensionnat, on ne pouvait pas dire que j'avais moins bien que les autres, j'avais autant que les filles de cultivateurs ou de pharmaciens en poupées, gommes et taille-crayons, chaussures d'hiver fourrées, chapelet et missel vespéral romain. (LP, p.56)

De cette manière, Ernaux nous donne les facteurs qui distinguaient les gens pauvres des gens riches à cette époque. Elle souligne aussi l'importance d'avoir "autant" et même plus que les autres pour s'assurer d'une position sociale supérieure. Pour ces raisons, il n'y avait pas à douter du titre qu'elle s'était conféré: "la petite reine de la rue Clopart." Marie-France Savéan explique que ces parents

commerçants sont comme la plupart des milieux populaires qui "respectent minutieusement un code social qui, quoique spécifique à leur classe, cherche à valoriser leur sentiment de dignité."⁴ Alors, il ne devrait pas surprendre si les jeunes filles adoptent scrupuleusement le code social de la bourgeoisie dès qu'elles y seront introduites dans leur adolescence.

Le microcosme du café-épicerie semble être, pendant l'enfance de la narratrice, détaché du monde extérieur et reste intacte même si chaque jour apporte des changements, d'autres événements et d'autres problèmes. Mais épanouie et bien à l'aise, la jeune Denise est contente d'être au milieu du monde disparate du café-épicerie dont elle ne voit pas les faiblesses dans son enfance :

Magnifique. Comme ça que je la voyais à cinq ans encore, à dix ans encore. Heureuse que j'étais à l'aise. Coulée entre deux tables, je piétine malignement une musette abandonnée, ça craque «va-t'en de là, Ninise, t'embêtes les gens». Mon oeil! Je reste avec les bonshommes du café, ils sont trop passionnants. Pas un pareil. (AV, p.20)

La narratrice est l'objet de toute l'attention au café-épicerie; telle une constellation, elle est le centre de son monde tenant toujours à ne jamais manquer ni d'attention ni d'affection. Elle finit par accepter, comme une sorte de famille étendue, tous ceux qui entrent dans l'immeuble - les équipes de construction, les réparateurs de voies, et tous les ouvriers, même s'ils sont parfois des types dangereux et peu

⁴ Marie-France Savéan, *La Place...*, p.59.

déliçats. Elle les accepte tous: "ils deviennent comme la famille, je leur monte sur les genoux, ils sortent des photos, me donnent des quartiers d'orange" (AV, p.21). Toute cette attention ne fait que renforcer son amour propre et, dans son esprit, le fait qu'elle est la petite reine de la rue Clopart. Innocente encore, la jeune fille est trop naïve pour comprendre que ces hommes ont des arrière-pensées qui sont moins honorables qu'elle ne le pense. Elle ne se rend pas compte des dangers qu'elle court. Au contraire, elle se voit encore plus estimée et protégée que les autres à cause de "cette famille étendue".

Le sentiment de supériorité qu'elle éprouve n'est pas réservé à elle seule mais aussi à ses parents: "Seuls mes parents sont de bons cafetiers, des gens comme il faut... Mes parents sont supérieurs" (AV, p.38). Ce sentiment augmente l'amour inconditionnel et la grande admiration qu'elle éprouve pour ses parents pendant cette période de sa vie mais nous verrons comment cette opinion changera dès qu'elle sera confrontée au code social imposé par la bourgeoisie. Toutefois, ses parents sont ses modèles à elle --des modèles qui ont une assez grande force de caractère, des êtres qui inspirent le respect des autres membres de la communauté, enfin, des personnes qui possèdent un certain pouvoir. Denise nous dit avec fierté qu'elle n'est pas la seule à avoir un titre: "[mes parents] puissants, libres et plus intelligents que les clients. [Les clients] disent d'ailleurs «le patron,

la patronne» en les appelant" (AV, p.25). En reconnaissant que sans eux, elle n'aurait rien, (surtout pas de position sociale enviable), elle idolâtre ses parents en leur rendant une sorte de culte:

La lumière éteinte, je les entends encore respirer, se retourner dans le lit. J'essaie de respirer au même rythme qu'eux. Quand je me réveille trop tôt, je me glisse dans leur lit, dans leur odeur, toute contre leur peau. L'épicerie-café se rétrécissait, devenait une maison au toit de couvertures, aux murs de chair tiède qui me pressaient et me protégeaient. (AV, p.28)

Ce texte évoque bien l'idée de protection associée avec la présence des parents, sortes de dieux qui la protégeront de tout le mal qui existe dans le monde. Dans le lit (symbole de la vie, de l'amour et aussi de la mort) où elle se glisse souvent pour être près de ses parents, la jeune fille se sent vraiment liée à eux sans les ingérences du café-épicerie. Rien n'existe à l'exception de la chaleur et de la proximité de leurs corps. Rien ne peut les séparer dans ce lit qui n'est pas seulement un lieu protecteur, mais qui constitue également une sorte d'évasion, un refuge par rapport au monde extérieur. Elle se sent aussi protégée qu'un fœtus dans la matrice. Toutefois, il est intéressant de noter la juxtaposition de cette idée de "matrice" protectrice et l'image au début de *Les Armoires vides* d'un fœtus qui n'est plus protégé, mais arraché de la matrice par une faiseuse d'anges. Est-ce que ce fœtus est un symbole utilisé par Ernaux pour nous montrer l'instabilité de la vie? A un moment donné, même si la narratrice se sent protégée, il y a la

grande possibilité qu'elle soit expulsée de ce paradis précaire pour se retrouver dans une situation destructrice pareille à celle où sera Ernaux plusieurs fois dans sa vie. Cette juxtaposition de deux signes contradictoires (positif-négatif) préfigure un aspect très important des oeuvres d'Ernaux: la fragilité. Dans ce roman il s'agit de la fragilité du "paradis" familial. L'enfant semble avoir peur que ce paradis ne s'effondre un jour. Ce sera d'ailleurs le cas, car la narratrice devra sortir de son monde ouvrier pour découvrir, dans son odyssée, les préjugés et mensonges de la classe tant convoitée, la bourgeoisie.

ii. La relation père-fille

Le témoignage de l'amour inconditionnel des narratrices à l'égard de leurs parents est révélé partout dans le récit de leur enfance mais cet amour sera menacé dans leur adolescence. Leurs parents sont la plus grande force déterminante dans leur vie en dehors de la société. Pour cette raison, il est important qu'Ernaux, par l'intermédiaire de ses narratrices, revoie sa relation avec ses parents pour déterminer où et pourquoi il se formera une cassure avec eux plus tard dans sa vie. En étudiant ses parents comme des individus appartenant à une certaine classe sociale, Ernaux réussit à comprendre les facteurs qui ont créé leur personnalité et modelé leurs

croyances. Et de suite, elle peut appliquer ce qu'elle découvre à sa propre vie et à sa propre personnalité pour se mieux comprendre.

Denise dit, avec fierté, que son père "est jeune, il est grand, il domine l'ensemble. C'est lui qui détient la bouteille, il mesure la quantité au millimètre près, il a l'oeil" (AV, p.19). Le père jouit ainsi d'une auréole de prestige aux yeux de la fille, car il ne boit pas comme les autres. Il n'est pas tombé victime de l'alcool comme plusieurs personnes de la classe ouvrière, y inclus des membres de sa famille. En évitant d'être saoul, le père gagne déjà une dignité qui le valorise par rapport au stéréotype associé à sa classe sociale. Il peut se contrôler mais il décrète aussi qui peut boire et combien, ce qui démontre sa supériorité et son bon jugement.

Pour elle, même la façon dont son père gagne son argent est supérieure: d'une manière presque poétique c'est "le chef du café, l'homme qui gagnait l'argent d'un petit geste" (AV, p.26). Inévitablement, le lecteur ressent l'admiration que la narratrice a pour son père. Ce tableau touche au paroxysme: il a un titre. Il est le "chef" - le chef du café-épicerie et le chef de la famille. Il faut qu'il gagne de l'argent pour subvenir aux besoins de sa famille mais il le gagne "d'un petit geste", ce qui pour la jeune fille représente cette supériorité tellement indispensable au monde des apparences dans lequel elle vit. De plus, il ne doit pas travailler

aussi dur que les autres pour son argent, ce qui est une autre preuve que sa famille fait partie des "gens comme il faut".

Ce travail leur donne aussi l'occasion, au père et à la fille, de s'amuser "sans retenue" (AV, p.26) et cela en regardant les gens ivres dans le café qui se comportent stupidement. De nouveau, Ernaux utilise sa technique de juxtaposition. En décrivant le portrait stéréotypé des gens de la classe ouvrière toujours ivres aux manières rudes, Ernaux fait un contraste absolu avec les moeurs présentées et acceptées par la bourgeoisie plus tard dans sa vie. Cependant, comme de droit, ils s'amuseent aussi en dehors du café-épicerie. Annie, la narratrice d'*Une femme* nous raconte tout ce qu'elle fait avec son père: "il me conduisait à la foire, au cirque, aux films de Fernandel, il m'apprenait à monter à vélo" (UF, p.58) et dans *La place* le père a "appris à chanter *La Marseillaise*" (LP, p.49) à sa fille. C'est encore le père qui apprend à la narratrice anonyme "les noms amusants des légumes, l'oignon paille des vertus et la salade grosse blonde paresseuse" (FG, p.18). Annie se rappelle aussi avec bonheur la gaieté des pique-niques dans les bois: "Le dimanche, ils fermaient le commerce, se promenaient dans les bois et piqueniquaient avec du flan sans oeufs. Il me portait sur ses épaules en chantant et sifflant" (LP, p.49). C'est le cadre idyllique d'un bonheur intouchable mais combien fragile du monde de l'innocence condamnée un peu plus tard par le monde de l'expérience. Toute la famille est ensemble et

heureuse de s'isoler un peu du reste du monde. Les jeunes filles vivent dans le ravissement grâce à l'amour de leurs parents. Anonyme se rappelle aussi certains incidents avec tendresse :

J'ai quatre ans, il m'apprend à enfiler mon manteau en retenant les manches de mon pull-over entre mes poings pour qu'elles ne boulichonnent pas en haut des bras. Rien que des images de douceur et de sollicitude. Chefs de famille sans réplique, grandes gueules domestiques, héros de la guerre ou du travail, je vous ignore, j'ai été la fille de cet homme-là. (FG, p.19)

La narratrice voit qu'il y a des différences entre son père et les autres hommes, mais ces différences ne comptent pas pour elle. Elle est fière de lui et, à ses yeux, il est plus important que tous les autres hommes. Son père est son héros à elle. Personne n'est plus merveilleux au monde, sauf sa mère. Remarquons ici une dichotomie hautement représentative : son père est un homme simple, peu instruit (il a dû quitter l'école pour travailler comme la plupart des hommes à cette époque), il ne peut que songer au divertissement de sa fille car il ne pourra jamais appartenir au monde littéraire, tandis que sa mère est plus instruite et elle pourra partager avec sa fille la beauté de l'univers littéraire.⁵ Il ne faut pas oublier, toutefois, que ces parents, issus de la classe ouvrière, désiraient que leur fille devienne institutrice et appartienne à la bourgeoisie. L'ironie veut, cependant, que cette bourgeoisie tant convoitée soit aussi responsable de la première révolte de la narratrice, du début de la rupture et,

⁵ Marie-France Savéan, *La place...*, p.135.

enfin, de la naissance de sa conscience féministe.

iii. La Relation mère-fille

Bien que les jeunes filles voient une certaine supériorité dans leurs pères, elles la voient encore plus dans leurs mères. Annie explique :

Je la croyais supérieure à mon père, parce qu'elle me paraissait plus proche que lui des maîtresses et des professeurs. Tout en elle, son autorité, ses désirs et son ambition, allait dans le sens de l'école. Il y avait entre nous une connivence autour de la lecture, des poésies que je lui récitais, des gâteaux au salon de thé de Rouen, dont il était exclu.... Avec lui je m'amusais, avec elle j'avais des «conversations». Des deux, elle était la figure dominante, la loi. (UF, p.58-59)

Pour cette narratrice, sa mère est le modèle de la femme parfaite. Elle n'est pas seulement "une belle blonde assez forte («on lui aurait acheté sa santé!»)" (UF, p.32), mais elle est aussi intelligente. C'est une personne à laquelle la narratrice peut parler et avec qui elle peut discuter des sujets sérieux de la vie, pas seulement des petites histoires du café-épicerie. La mère a' anonyme lui transmet une certaine joie de vivre, un savoir faire et la confiance en soi: "par elle je savais que le monde était fait pour qu'on s'y jette et qu'on en jouisse, que rien ne pouvait nous empêcher" (FG, p.30). C'est à sa mère que revient le mérite de lui faire comprendre que les femmes sont égales aux hommes.

De cette manière, les narratrices constatent la puissance

de leurs mères --une femme qui fait "la loi" dans la maison. Rappelons qu'à cette époque la femme n'avait le droit de créer aucune loi, ni domestique ni sociale. La mère devient, alors, un modèle à émuler, modèle qu'Ernaux retrouvera de manière plus frappante plus tard dans sa vie avec Simone de Beauvoir. Avant de connaître l'oeuvre de cette dernière, la narratrice qualifie sa mère de femme forte. Pour elle, Beauvoir sera un lointain rappel de sa mère, qui prouve aux hommes que les femmes ont le droit de faire ce qu'elles souhaitent et d'exercer leurs facultés intellectuelles autant qu'eux.

Il semble que la jeune Annie ait eu de sa mère ses caractéristiques de femme forte ainsi que son goût pour la littérature et pour la vie en général, car cette mère "aimait lire tout ce qui lui tombait sous la main, chanter les chansons nouvelles, se farder, sortir en bande au cinéma, au théâtre voir jouer *Roger la honte* et *Le Maître de forges*" (UF, p.33). La mère est un modèle puissant comme être humain, mais surtout comme modèle féminin. La narratrice anonyme dit même "ma mère, elle, elle est le centre d'un réseau illimité de femmes qui racontent leurs existences" (FG, p.20). Remarquons que l'image déjà évoquée de la jeune fille au "centre" du café-épicerie n'est rien en comparaison à celle de sa mère qui est le "centre" du réseau de ces femmes de la classe ouvrière. Cette mère donne l'impression à sa fille de pouvoir tout faire sans se demander si elle en est capable. Elle n'hésite jamais à faire quoi que ce soit parce qu'elle est femme, et la jeune

fille l'admire pour cette hardiesse. Sa fille reconnaît en elle une puissance qui vient du fait qu'elle est une femme - une femme maîtresse de sa propre vie et de la vie de sa famille. La narratrice, Annie, dit avec fierté que sa mère "s'occupait de l'épicerie, des commandes et des comptes, maîtresse de l'argent" (UF, p.48). Donc sa mère est une femme capable de jouer plusieurs rôles autres que ceux prescrits par la société. En écrivant, Ernaux se rend compte du fait que c'est sa mère qui lui avait fourni sa première éducation féministe, première étape dans l'éveil de sa conscience féministe.

Les jeunes filles admirent énormément leurs mères aussi pour l'image que celle-ci projette sur les autres. Elles regardent tout ce que fait leurs mères d'un oeil attentif. Rien ne peut être fait par elle sans que l'enfant d'*Une femme*, par exemple, ne prenne note des changements dans son apparence physique: "rien de son corps ne m'échappait, écrit l'auteure. Je croyais qu'en grandissant je serais elle... Il me semble que nous étions tous les deux [elle et son père] amoureux de ma mère" (UF, p.46). Cet attachement possessif pour la mère frôle la jalousie puisque la jeune fille ne veut la partager avec personne, même pas avec son père. Après tout, la jeune fille est la «poupée» de sa mère (UF, p.51). Il est intéressant d'analyser cette image de la poupée et de l'appliquer à la narratrice. La poupée n'a pas de vie en soi; elle est dirigée comme la jeune fille est dirigée premièrement

par ses parents, ensuite par le code bourgeois et finalement par son mari. Ernaux trouvera un peu de paix dans sa vie quand elle cessera d'être la "poupée" de n'importe qui et elle mènera sa vie à sa guise.

Les mères des narratrices savent qui elle est et elle n'a pas peur de s'affirmer. La mère de Denise, par exemple, est tout pour la jeune fille, y compris le portrait de la beauté:

Quatre-vingt kilos, chez le pharmacien. Je la trouvais superbe. Je dédaignais les squelettes élégants des catalogues, cheveux lissés, ventre plat, poitrine voilée. C'est l'explosion de chair qui me paraissait belle, fesses, nichons, bras et jambes prêt à éclater dans des robes vives qui soulignent, remontent, écrasent, craquent aux aisselles. (AV, p.24)

Cette "explosion de chair", est beau pour la jeune fille, même si ce portrait n'est pas conforme à l'image typique acceptée par la société. Ce corps démontre la bonne santé de sa mère et l'abondance de nourriture à l'épicerie, même pendant la guerre. C'était une abondance qui ne pouvait exister que dans les maisons riches, encore une autre preuve de leur position sociale supérieure.

De nouveau, l'écrivaine juxtapose cette image de la femme forte à la définition traditionnelle de la femme, femme qu'elle semble mépriser. Ce mépris apparaît clairement dans son évocation poétique de la femme "idéale" de *La femme gelée*:

Femmes fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre de la beauté, femmes sans voix, soumises, j'ai beau chercher, je n'en vois pas beaucoup dans le paysage de mon enfance. Ni même le modèle au-dessous, moins distingué... Mes femmes à moi, elles avaient toutes le verbe haut, des corps mal surveillés, trop lourds ou trop plats, des doigts râpeux, des

figures pas fardées du tout ou alors le paquet, du voyant, en grosses taches aux joues et aux lèvres. (FG, p.9)

Ernaux veut que les femmes aient leur propre identité et puissent exprimer leurs propres idées. Le monde n'a pas besoin de personnes qui ne soient pas vraiment "vivantes". Il faut que tout le monde ait une voix dans la société, mais cet idéal n'est pas facile à atteindre. Même pour une femme comme Ernaux, bien instruite et avec de bons modèles dans sa vie, il lui faudra des années avant de trouver sa propre identité et sa propre voix.

L'image impressionnante que la narratrice possède de sa mère ne laisse pas beaucoup d'espace à une évocation positive des mères de ses copines. Anne, par exemple, est étonnée par ces mères faibles, impuissantes et sans caractère. Elle les trouve toutes méprisables, il n'y a aucune qui soit à la même échelle devant la sienne:

[...] les mères des autres sont toujours déplaisantes, longtemps je me suis demandé comment les copines ne se rendaient pas compte que leur mère était moche. Là c'était surtout d'imaginer la même intimité entre Gabrielle et sa mère que moi avec la mienne qui me répugnait, il traînait quelque chose de maternel sur sa figure, sa manière d'être assise sur une fesse, de traviole, un coude sur le formica. (CDR, p.79-80)

Annie est choquée par le fait que toutes ces autres mères soient considérées comme des mères parfaites par leurs filles, (image, d'après le code bourgeois, qu'elle comprendra et à laquelle elle voudra se conformer).

De cette manière la mère de la narratrice, comme la mère d'Ernaux, constitue un modèle à suivre et leur fournit les

bases d'une conscience féministe. La véritable supériorité est celle de cette âme qui représente le premier étage de sa révolte.

iv. La sexualité

Un des éléments à la fois ambigus et importants dans la vie de toutes les narratrices c'est celui de la sexualité: c'est un conflit continu pour elles car il faut choisir entre le désir et "l'interdit." Évidemment, l'époque où grandit ces jeunes filles joue un grand rôle sur leur sexualité et sur leurs moeurs. De nos jours, la sexualité se trouve partout, des annonces publicitaires aux bandes dessinées, mais dans les années quarante et cinquante, la sexualité était un sujet tabou: elle faisait partie de l'univers privé entre des gens mariés. C'est ainsi que la narratrice, Annie, décrit l'attitude de ses parents à ce sujet:

On ne parlait de la sexualité que sur le mode de la grivoiserie interdite aux «jeunes oreilles» ou du jugement social, avoir bonne ou mauvaise conduite. Elle ne m'a jamais rien dit et je n'aurais pas osé lui demander quoi que ce soit, la curiosité étant déjà considérée comme le début du vice. Mon angoisse, le moment venu, de lui avouer que j'avais mes règles, prononcer pour la première fois le mot devant elle, et sa rougeur en me tendant une garniture, sans m'expliquer la façon de la mettre. (UF, p.60)

Il est intéressant de noter la honte de sa mère au sujet des règles, honte qui devient soulagement chaque mois que sa fille

pend ses serviettes hygiéniques à la corde de linge⁶, signe qu'elle n'était pas enceinte. Rappelons, par contre, que la jeune fille accueille avec fierté et joie ses premières règles, car c'est enfin pour elle le signe le plus évident d'être femme.

La jeune fille étudie son corps et les attitudes que les autres ont envers elle et son corps. Elle jouit de son corps et elle prend un certain plaisir en découvrant tous les changements qui s'effectuent en elle. Mais il est très difficile pour elle de comprendre pourquoi une action, qui en principe lui procure tant de plaisir, est interdite et considérée sale. Elle n'est pas sûre d'elle-même sur cet aspect de la sexualité car la société semble nier la féminité lorsqu'il s'agit d'une jeune fille pubescente. On ne sait plus comment la traiter: elle n'est plus une jeune fille et elle n'est pas vraiment une femme. Elle se trouve entre deux situations corporelles contradictoires. Les règles sont, en fait, le signe du commencement du péril. La réaction de sa mère envers les changements de son corps est celle de la morale traditionnelle:

Elle n'a pas aimé me voir grandir. Lorsqu'elle me voyait déshabillée, mon corps semblait la dégoûter. Sans doute, avoir de la poitrine, des hanches signifiait une menace, celle que je coure après les garçons et ne m'intéresse plus aux études. Elle essayait de me conserver enfant... Jusqu'à dix-huit ans, presque toutes nos disputes ont tourné autour de l'interdiction de sortir, du choix des vêtements...
(UF, p.61)

⁶ Marie-France Savéan, *La place...*, p.63.

L'attitude de la mère est celle de toute une société traditionnelle et contradictoire, pour qui être femme veut dire avant tout être un objet de convoitise sexuelle et donc à défendre. On n'a pas de choix - les femmes sont là pour répondre aux désirs des hommes. C'est le prix qu'il faut payer pour être née femme. Avoir des règles ne fait que confirmer à tout le monde que la jeune fille n'est plus une enfant; c'est une femme prête à donner la vie. Mais encore plus important pour cette mère, c'est le fait que sa fille n'abandonne pas ses études pour suivre un garçon. Il faut qu'elle soit une bourgeoise à tout prix. Ils (ses parents) ont commencé par sortir du cadre ouvrier en se faisant commerçants; c'est maintenant à la fille de suivre la voie tracée par eux. Cependant, la sexualité est le signe par excellence de sa féminité, qui la définit davantage et la dirige sur une voie autre que celle choisie par ses parents. C'est déjà la crise, un autre signe évident de révolte et de rupture avec la tradition.

Une première conclusion s'impose. La voie tracée par les parents des narratrices est beaucoup plus dangereuse que l'on ne pense: une voie qui causera une rupture dans cette famille. Cette famille arme sa jeune fille pour affronter le monde mais ces parents ne s'attendaient pas à devenir les premiers

ennemis. Choyée par eux, cette jeune fille égoïste et arrogante adopte l'attitude que rien ne peut l'empêcher d'atteindre ses buts dans la vie. Elle se pare de sa position sociale supérieure lorsque les autres enfants du quartier sont avec elle, et elle demeure très fière de sa famille et de sa condition élevée dans leur petite communauté. Sa naïveté lui laisse croire qu'elle est bien préparée pour affronter le monde mais, dès qu'elle entrera dans un monde qui n'est pas exactement le sien, elle sera perdue. C'est la chute des rêves et elle découvrira avec douleur que toute sa confiance venait des illusions créées par ses parents pendant son enfance. Un autre constat dramatique est que ce monde paradisiaque de l'enfance ne peut plus la protéger. Auparavant, elle ne se rendait pas compte que dès qu'elle quitterait cette matrice (rappelons l'image symbolique du lit), elle serait seule et impuissante. Mais la découverte la plus choquante pour elle, c'est que la supériorité de ses parents est fondée sur leur ignorance et sur leur naïveté à l'égard du monde en dehors de leur petite communauté. Sa sécurité est menacée par plusieurs éléments - sa naïveté, sa confusion par rapport à la sexualité, une confiance en elle qui s'avérera fausse une fois à l'école et la découverte d'une "nouvelle" langue, le français standard.

Chapitre III

La découverte d'un autre univers et la crise d'identité

i. Le dépaysement

Une des premiers étapes dans l'évolution de l'oeuvre d'Annie Ernaux en la "femme gelée" est son introduction à l'école libre. Cette introduction lui fait remettre en question son identité, son titre de "petite reine", sa classe sociale et même son langage. En évoquant dans sa fiction narrative cette partie de sa vie, Ernaux se rend compte que c'est pendant cette époque que certaines idées clé commencent à s'établir et à se définir dans son esprit: l'infériorité, la structure des classes sociales, les rôles masculins/féminins prédéterminés et même l'idée de la misogynie.

Désorientée et dépaycée à l'école libre, la narratrice des *Armoires vides*, Denise constate:

Je suis toute seule, la cour remuante s'est changée en une grande flaque grise de graviers. Bon Dieu, s'il fallait recommencer, toutes les filles qui riaient en me regardant quand la maîtresse a dit «la petite nouvelle, comment vous appelez-vous?» Denise Lesur si ça se décollait de moi, j'aurais pu dire Monette Martin, Nicole Darbois, c'était pareil. De toute façon, je voyais qu'elle s'en fichait. Il a fallu lui répéter. (AV, p. 51-52)

Elle est en dehors du café-épicerie et, désormais, toute seule, sans identité, sans titre et sans protection.

Personne ne la reconnaît comme la "petite reine." Étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle, Denise a la sensation d'être dans un autre pays:

Il y avait quelque chose de bizarre, pas de descriptible, le dépaysement complet. Rien de pareil à l'épicerie-café Lesur, à mes parents, aux copines de la cour... même pas la même langue. (AV, p.53)

A l'école, Anne n'est qu'une petite fille faisant partie de cette grande masse grise et anonyme: "on se voit comme une espèce de bloc gris, moi au milieu, désolant, une masse" (CDR, p.115). C'est le début de la crise d'identité: désormais, tout ce qui la touche est remis en question. Sa matrice (le café-épicerie) disparue, elle se trouve, comme le fœtus, jetée dans le monde cruel de la réalité sans aucune défense. Tout ce qu'elle avait appris de ses parents, des clients ou des copines du quartier ne compte plus. En fait, Marie-France Savéan explique qu'Ernaux "souligne l'injustice assez voisine de celle des enfants immigrés."¹ Et comme une immigrante dans un nouveau pays, il y a un peuple nouveau et un nouveau code social à suivre et, encore plus difficile, une nouvelle langue à apprendre.

N'ayant plus la certitude associée à son milieu et à son âge, la narratrice semble se promener dans une zone dangereuse de sables mouvants. Selon ce mot de Guy Rohou:

[elle] commence de découvrir chez ses compagnes d'école les signes d'une éducation différente. C'est une révélation progressive, insidieuse qui bouleverse la

¹ Marie-France Savéan, "La Place...", p.108.

fillette: il y a donc un autre monde, poli, bien habillé, parlant avec recherche et auquel les classes populaires ne peuvent accéder que par les chemins de l'école.²

Moins désarmée devant les différences visibles, elle a plus de difficulté à démêler les différences non tangibles et, par conséquent, plus subtiles et plus obsédantes.

ii. Le français standard contre le patois

L'aspect le plus dramatique de cette prise de conscience devant un univers autre et redoutable, c'est qu'elle n'est même plus certaine de posséder sa langue maternelle - le patois normand, la langue qu'elle avait cru être le français standard. La jeune narratrice ne réussit à accepter ceci ni à s'expliquer pourquoi sa langue à elle est si différente de la langue qu'elle entend parler pour la première fois à l'école:

La maîtresse parle lentement, en mots très longs, elle ne cherche jamais à se presser, elle aime causer, et pas comme ma mère. «Suspendez votre vêtement à la patère!» Ma mère, elle, elle hurle quand je reviens de jouer «fous pas ton paletot en boulichon, qui c'est qui le rangera? Tes chaussettes en carcaillot!» Il y a un monde entre les deux. Ce n'est pas vrai, on ne peut pas dire d'une manière ou d'une autre. Chez moi, la patère, on ne connaît pas, le vêtement, ça se dit pas sauf quand on va au Palais du Vêtement... Pire qu'une langue étrangère, on ne comprend rien en turc, en allemand, ... Là, je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute

² G.Rohou, "Annie Ernaux: Les Armoires vides", *Le Nouvel Observateur*, XLII, 1974, p.102.

seule, mes parents non plus, la preuve c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux. Des gens tout à fait différents. Ce malaise, ce choc, tout ce qu'elles sortaient, les maîtresses, à propos de n'importe quoi, j'entendais, je regardais, c'était léger, sans forme, sans chaleur, toujours coupant. Le vrai langage c'est chez moi que je l'entendais... (AV, p.53-54)

La jeune fille (Denise) évoque bien sa complicité dans son dilemme: la difficulté de compréhension ne fait qu'aggraver son sentiment de dépaysement. Tout pivote autour de l'emploi des différents niveaux de langage, les signes les plus évidents des classes sociales. Mais le plus frappant, c'est l'artifice ressenti par cette jeune fille dans la langue parlée à l'école, une langue "légère, sans forme et sans chaleur" --juxtaposition du français standard comme une langue étrangère et artificielle à la chaleur du patois. Classifié inférieur et sans aucune valeur, le patois devient pour la narratrice le signe de la vérité: "le vrai langage c'est chez moi que je l'entendais." La jeune fille craint cette nouvelle langue car, dans son imaginaire enfantin, le français standard manque d'universalité:

[...] langage bizarre, délicat, sans épaisseur, bien rangé et qui prononcé, sonne faux chez moi... Flouée, flouée, que je suis, mais personne comprendrait chez moi ce que ça veut dire... C'est pour ça que je n'employais mes nouveaux mots que pour écrire, je leur restituais leur seule forme possible pour moi. Dans la bouche, je n'y arrive pas. Expression orale maladroite en dépit de bons résultats, elles écrivaient, les maîtresses sur le carnet de notes... Je porte en moi deux langues, les petits points noirs des livres, les sauterelles folles et gracieuses, à côté des paroles grasses, grosses, bien appuyées, qui s'enfoncent dans le ventre, dans la tête, font pleurer dans le haut de l'escalier sur les cartons de biscuits, rigoler sur le comptoir. (AV, p.77)

Pour cette raison, elle décide de la réserver à la rédaction de ses textes. Ironiquement, elle fera revivre éternellement son patois dans les oeuvres qu'elle écrira plus tard dans sa vie. Ernaux souligne clairement les différences entre les deux langues et elle nous explique aussi la gamme d'émotions qu'elle éprouve selon l'emploi de l'une ou de l'autre. Plus elle cherche, plus elle trouve des différences.

Mais encore, l'écrivaine se concentre sur les signes linguistiques qui marquent les gens des différents niveaux de classes sociales. Annie veut être acceptée de la petite bourgeoisie, mais elle ne réussit pas à comprendre toutes les nuances dans leur manière de parler: "J'ai mis aussi des années à «comprendre» l'extrême gentillesse que des personnes bien éduquées manifestaient dans leur simple bonjour", explique-t-elle (LP, p.72). Elle laisse entendre que ces personnes sont nées avec cette "gentillesse" et qu'une personne comme elle aura toujours des difficultés à se comporter comme elles d'une manière naturelle. Ainsi, le patois, qu'elle revendiquait pour elle comme le seul véhicule de la communication, devient-il peu à peu la barrière qui l'empêche d'entrer complètement dans la sphère des intellectuels.

Claire-Lise Tondeur explique que la transformation subie par cette jeune fille est attribuable à une déchirure complexe, composée de plusieurs étapes entrelacées, étapes qui sillonnent la vie de l'auteur. La première étape, d'après

Tondeur, est la "déchirure des deux langues: langue maternelle et langue d'adoption."³ Elle explique ainsi les différences entre les deux langues:

La première langue que lui a transmise sa mère, langue de son milieu d'origine est extrêmement concrète, presque dépourvue de mots abstraits; elle possède sa propre syntaxe et a un rapport au réel plus direct, plus physique. La seconde langue, celle d'adoption, qu'Annie Ernaux a considérée dès le début comme un moyen de libération est le langage appris à l'école, qu'elle nomme elle-même le «français correct.» C'est une langue qu'elle trouve beaucoup plus riche, plus nuancée, capable d'exprimer un éventail d'expériences infiniment plus large.⁴

Tondeur conclut alors que "la déchirure sociale [est] ressentie à travers la différence langagière. Leurs langues respectives sont devenues incompatibles."⁵ C'est cette incompatibilité qui va créer de graves problèmes dans l'esprit d'Annie Ernaux et qui est un des thèmes principaux dans ses oeuvres.

iii. Classe sociale et crise d'identité

La seconde étape de sa déchirure est la remise en question de son identité et de sa position sociale. A l'école

³ Claire-Lise Tondeur. "Relation conflictuelle mère/fille chez Annie Ernaux", Communication présentée au Neuvième colloque international sur les langues étrangères, Wichita State University, avril 1992, p.3.

⁴ Claire-Lise Tondeur, "Relation conflictuelle ...", p.3-4.

⁵ Claire-Lise Tondeur, "Relation conflictuelle... ", p.3.

libre, sa supériorité éphémère étant désormais anéantie, elle ne sera plus la "petite reine de la rue Clopart":

[...] je n'étais rien à côté, moi la petite reine de l'épicerie-café, ici c'était zéro. J'aurais voulu être Jeanne et après, des quantités d'autres, qui me montraient leur supériorité en me méprisant... Quand j'entre dans la classe je deviens moins que rien, un paquet de petits points gris qui se pressent contre les paupières, en fermant les yeux. J'ai laissé mon vrai monde à la porte et dans celui de l'école je ne sais pas me conduire. (AV, p.62)

Ce titre qu'elle s'était attribué dans une autre classe sociale ne vaut rien ici et la nostalgie ne suffit pas pour s'affranchir. Sa confiance perdue, elle n'a même plus d'identité.

Ne sachant plus comment agir dans ce monde différent, la narratrice, Anne, ressent une forte affinité avec Meursault, personnage énigmatique dans *L'Étranger* de Camus (CDR, p.46). Chez Ernaux, c'est une spectatrice angoissée entre un passé qui lui échappe et un avenir encore flou. Gilles Marcotte constate que même le style des deux auteurs est semblable: "Rien que des observations précises, de la vérité quotidienne, consignées dans une écriture volontairement austère, assez proche de celle de *L'Étranger* de Camus, «au-dessous de la littérature», dit l'auteur".⁶ Anne se sent perdue et inférieure, et elle assiste, comme une spectatrice impuissante, à la destruction de son monde - de deux manières. Premièrement, son univers n'a plus le pouvoir de la protéger;

⁶ Gilles Marcotte, "Deux succès étonnants", *L'Actualité*, 1988, p.95.

deuxièmement, ce qui est encore pire, son monde à elle est dévalorisé. Même ses parents et leur commerce ne sont plus que des signifiants contradictoires dans les parades sociales.

Par conséquent, Denise se dévalorise complètement: "J'ai été orgueilleuse, souvent. J'ai été... j'ai été... j'ai tout été. La liste est longue. Des dizaines de Denise Lesur tombent à côté de moi, séchées, enterrées" (AV, p.64). Elle a perdu son orgueil et sa raison de vivre. Elle se sent "morte", sans identité ni langue avec laquelle elle puisse se défendre. Au plus fort de son découragement, elle n'est autre qu'un Prométhée féminin qui (comme le veut Bachelard)⁷ devra toucher le fond de l'abîme, avant de pouvoir accéder, par l'intermédiaire de son feu à elle (son écriture), à un ordre supérieur d'amour et de liberté. Ce ne sera qu'à ce moment-là que son enfance aura de nouveau une valeur "en soi" et elle ne se sentira plus coupable mais fière d'avoir tout accompli grâce au pouvoir de la parole.

De cette manière, elle commence même à établir un lien entre le français, sa formation pédagogique et sa position sociale. Peu à peu, elle se rend compte que la position sociale d'un être humain est dictée par son éducation, qui modèle aussi sa langue. Elle est consciente du fait que ce nouveau monde a effacé ses préjugés favorables envers la position de sa famille et, à un moment donné, Annie dit que

⁷ Gaston Bachelard. *La Psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard, 1949, p.23-31.

son "père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*" (LP, p.80).

Aussi remarque-t-elle que ses parents ont des difficultés et des carences langagières évidentes:

Mais il [son père] détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne «voulaient rien dire». Tout le monde disait: «Sûrement pas» à tout bout de champ, il ne comprenait pas qu'on dise deux mots se contredisant. (LP, p.63)

Un autre conflit s'établit dans l'esprit de la jeune fille: il faut choisir entre les deux modèles présentés -- celui de l'univers privé de la maison ou celui figuré par la classe bourgeoise. La narratrice, Annie, souligne bien la différence entre les deux modes de comportement:

En famille, elle [sa mère] disait ce qu'elle pensait en paroles abruptes. Elle m'appelait chameau, souillon, petite garce, ou simplement «déplaisante». Elle me battait facilement, des gifles surtout, parfois des coups de poing sur les épaules («je l'aurais tuée si je ne m'étais pas retenue!»). Cinq minutes après, elle me serrait contre elle et j'étais sa «poupée». (UF, p.50-51)

Dès que la narratrice anonyme reconnaît que cette manière d'agir et de parler relève de la violence, elle constate que c'est "vivre d'une manière anormale" (FG, p.75). Ce qui est pire pour la jeune fille, c'est qu'en découvrant la différence des classes, elle découvre aussi qu'il existe des rôles prédéterminés pour la femme et pour l'homme, ce qui est à la base de la misogynie. En analysant sa vie et en décrivant ses expériences, Ernaux se rendra compte que la misogynie n'épargne aucune classe sociale: elle se manifeste partout et à tous les niveaux de notre société.

En comparant le mode de vie de sa famille au modèle fourni et accepté par la société bourgeoise qu'elle vient tout juste de découvrir, Annie se rend compte que ses modèles à elle ne sont pas des modèles acceptés par la société et il devient évident que ses parents ne se comportent pas selon les convenances sociales prescrites par la bourgeoisie:

Elle [ma mère] a cessé d'être mon modèle. Je suis devenue sensible à l'image féminine que je rencontrais dans *L'Écho de la Mode* et dont se rapprochaient les mères de mes camarades petites-bourgeoises du pensionnat: minces, discrètes, sachant cuisiner et appelant leur fille «ma chérie». (UF, p.63)

Le drame vécu par la jeune fille est inimaginable et incompréhensible pour ses camarades de classe. Le dilemme qui la déchire, c'est que la vie de routine normale dans le café-épicerie est contre la norme bourgeoise. Aussi ses parents n'ont-ils pas assumé les responsabilités "convenables" aux hommes et aux femmes selon l'étiquette bourgeoise. La jeune narratrice anonyme explique que chaque matin elle se réveille pour trouver son père "lavant la vaisselle de la veille au soir. Il prépare [son] déjeuner" et il "préparera le repas" (FG, p.17), tandis que sa mère est moins responsable de la maison que du café-épicerie; les rôles sont donc renversés:

[...] c'est elle qui reçoit les représentants, vérifie les factures et calcule les impôts. Journées de sombre murmures, elle s'installe devant ses papiers, égrène ses additions à mi-voix et tourne les factures en mouillant son doigt, surtout qu'on ne la dérange pas... (FG, p.20)

On ne peut qu'imaginer les sentiments de la jeune fille quand elle découvre ce que c'est que la poussière et qu'il

revient à la mère de s'en occuper:

[...] la poussière pour elle (sa mère) n'existait pas, ou plutôt c'était quelque chose de naturel, pas gênant. Pour moi aussi, un voile sec qui poudre mon cosy, dessinant des dentelles quand j'enlève des livres, qui danse dans les rayons de soleil [...] Entre douze et quatorze ans, je vais découvrir avec stupéfaction que c'est laid et sale, cette poussière, que je ne voyais même pas [...] il fallait nettoyer là aussi, j'avais toujours cru que c'était de la saleté normale.

(FG, p.22)

A ce moment, on voit le début d'un autre conflit qui se manifeste dans l'esprit de la narratrice: quels sont les véritables modèles à suivre? Bien que ces modèles à elle semblent être puissants, ceux présentés par la société sont encore plus persuasifs. La jeune fille choisit de suivre la norme bourgeoise parce que la pression sociale l'a en partie déterminée à suivre ce chemin. Elle entreprend la tâche de se conformer à l'image de la femme créée par sa nouvelle société: elle commence par être une femme "fragile et vaporeuse" (FG, p.9) comme la plupart des autres femmes de son époque. Claude Courchay explique le raisonnement derrière ses actions:

Et puis, et puis, elle va prendre conscience de son sexe. Si elle veut plaire aux garçons - et bien sûr qu'elle le veut - il lui faut apprendre à «s'écraser». Ils préfèrent les filles gentilles, voyez-vous.⁹

Pour plaire aux garçons, elle sait aussi que si elle ne se conforme pas à cette image de femme "fragile", elle ne se mariera jamais. Le mariage devient un des facteurs importants pour remplir son rôle de femme accomplie.

⁹ Claude Courchay. "L'infortune d'être femme", *Monde des Livres* no.11246 (27 mars 1981), p.23.

Tous ces changements lui donnent accès à une classe sociale plus prestigieuse mais cela veut dire aussi qu'elle doit embrasser la misogynie et abandonner son caractère fort pour un caractère plus "fragile". Elle veut à tout prix faire partie intégrante du monde nouveau de la bourgeoisie. Les changements apportés à sa vie n'étant pas suffisants, Annie souhaite même modifier les habitudes de sa famille: "On ne savait pas se parler entre nous autrement que d'une manière râleuse. Le ton poli réservé aux étrangers" (LP, p.71).

Les narratrices acceptent de vivre dans le compromis des deux existences contradictoires, du monde de l'école et de celui du café-épicerie. Denise remarque qu'il y a eu "un bel équilibre pendant quelques années. Double, jusqu'à la sixième avec pas mal à l'aise... Les deux mondes côte à côte sans trop se gêner. L'école et la maison..." (AV, p.73). Elle commence à ne plus prêter attention au milieu qui ne lui convient pas dans la situation où elle se trouve. Elle avoue que "c'était la bonne période, entre huit et douze ans, j'oscillais entre deux mondes, je les traversais sans y penser" (AV, p.72). Alors, pour Denise, par exemple il est plus facile de se conformer à un monde sans tenir compte de l'autre, puisqu'il est trop difficile de les concilier. Anonyme, aussi, n'admire plus ses parents; par contre, elle trouve ses copines à l'école absolument éblouissantes: "Elles savent tout, et si je ne les aime pas parce qu'elles me sont trop étrangères par leurs mots et leurs airs discrets, je les

admire" (FG, p.50) .

Les parents des jeunes filles avaient fourni la sécurité dont elle avait besoin, et qui n'est menacée que lorsqu'elle entre à l'école libre. Une transformation incontestable se produit alors chez elle: toute leur confiance s'écroule comme un château de cartes. Elles ne sont plus les jeunes filles qui n'avaient peur de personne ni de rien. Maintenant, elles vivent chaque jour avec la peur de ne jamais être acceptée par les autres, la peur de ne plus faire partie du monde de leurs parents ni de celui de l'école. Et leur plus grande peur, c'est de demeurer toutes seules dans leurs vies, sans mari, sans enfants. Ce qui serait un destin inimaginable à cette époque car seulement les Soeurs et les filles laides ne se mariaient pas.

Les narratrices se sentent complètement désorientées, comme si elles se retrouvaient dans un pays étranger. Comme un foetus arraché de la matrice, elles aussi sont arrachées de son milieu ouvrier pour être projetée dans un milieu bourgeois. Sans la protection du café-épicerie (leur matrices à elles) et de leurs parents, elles sont toutes seules à lutter contre le monde et ses injustices. En fait, Annie avoue qu'elle blâme ses parents "de ne pas pouvoir l'accompagner, de la laisser sans secours dans le monde de l'école et des amies avec salon-bibliothèque, n'ayant à lui offrir que son inquiétude et ses soupçons, «avec qui étais-tu, est-ce que tu travailles au moins»" (UF, p.63-64) .

Les jeunes filles essaient de trouver un moyen de rester fidèle à leur milieu tout en étant acceptée par un autre, mais la réponse n'est pas simple. Conscientes de la profonde déchirure qu'elles porte en elles, les jeunes filles savent qu'il faudra choisir entre les deux mondes. Ce choix devient un peu plus facile dès qu'elles commencent à éprouver de la honte envers leurs parents, qui ne savent pas se comporter en public, et qui ne vivent pas selon les convenances sociales. Le fossé creusé entre les deux univers étant impossible à combler, Denise comprend que même si ses parents se considèrent comme des "gens comme il faut", ils ne le sont pas selon le code prescrit par la société bourgeoise qu'elle vient de découvrir. Elle sait que leurs habitudes, comme celui de se gratter ou de se fourrer les doigts dans le nez, sont des habitudes dégoûtantes et du registre du vulgaire. Un bel exemple des moeurs peu délicates de sa famille est le jour de sa première communion. Le vacarme créé par les siens qui entrent dans l'église est si humiliant qu'elle implore même l'aide de Dieu: "Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas ma faute, faites que ça change, que mes parents ressemblent aux autres" (AV, p.89-90).

Chaque jour qui passe, Denise, par exemple, déteste davantage ses parents et elle les blâme pour la situation dans laquelle ils l'ont mise. Elle fait l'analyse de tous les détails de sa vie et elle arrive à la conclusion que "c'est pas une épicerie fine, juste une boutique du quartier.

Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents. Tous les péchés, tous les vices" (AV, p.99). Ce sont les signes de rupture avec son milieu, les plus flagrants: Denise ne veut plus être associée avec ses parents et elle s'éloigne d'eux un peu plus chaque jour. Elle ne réussit plus à cacher l'humiliation qui se transforme vite en haine envers ses parents, une haine de plus en plus insoutenable, jusqu'au moment où elle se sépare d'eux et où elle se lance dans une révolte contre eux et leur monde.

Concluons en disant que la révolte des narratrices contre leur classe sociale et leur monde de petits bourgeois, n'est pas nécessairement contre la misogynie et le "code" imposé aux jeunes filles. Il faut plusieurs années avant qu'elles découvrent que la misogynie est à la base de leurs sentiments mitigés envers leurs parents. D'après Marie-France Savéan "la bourgeoisie n'est qu'un masque élégant: sous le vernis culturel se cache la même humanité médiocre que celle qu'affiche le monde ouvrier."⁹ C'est là un des éléments les plus frappants de l'écriture d'Annie Ernaux. Pour le moment, il est important de noter que déjà à cet âge, les narratrices mentionnées reconnaissent l'existence de la misogynie même si elles ne la comprennent pas. Nous aborderons plus loin la façon dont la conscience féministe se manifeste dans les oeuvres de l'écrivaine. Mais il faudra d'abord analyser les deux volets de sa révolte: la révolte sociale et la révolte

⁹ Marie-France Savéan, *La place...*, p.123.

sexuelle.

Chapitre IV

L'écroulement du paradis: découverte de l'enfer

i. La Révolte: coupure avec ses racines ouvrières

Une des étapes les plus difficiles par lesquelles Ernaux passe et qu'elle revit dans son écriture, c'est la révolte de son adolescence. Elle trouve ses souvenirs pénibles pour plusieurs raisons: premièrement parce qu'elle doit revivre son déchirement angoissant entre la bourgeoisie et le monde ouvrier et, deuxièmement, parce qu'avec chaque mot écrit, elle se rend compte que ses parents ne méritaient pas toute la haine ressentie à leur égard pour ses racines sociales impossibles à changer. Christian Garaud définit bien la raison pour laquelle Ernaux nous fait partager cette révolte et son déchirement: "La révolte contre un insupportable bavardage s'est transformée en une méditation sur un discours lourd de sens."¹ Discours lourd de sens parce qu'il apporte des révélations à l'écrivaine et il nous avertit de certains pièges qui existent dans notre société et dont on n'est pas conscient. Cependant, ce qui semble plus important, Ernaux révèle que le même code social qu'elle embrasse complètement en rejetant ses racines est celui qui efface aussi toutes les traces du commencement de sa conscience féministe, conscience

¹ Christian Garaud. "Écrire la différence...", p.210.

qui s'opérera avec puissance pendant son enprisonnement de vie d'épouse. Examinons donc avec Ernaux et ses héroïnes cette adolescence douloureuse pour mieux la comprendre.

Comme nous l'avons vu plus haut, il s'effectue chez les narratrices anonymes une coupure entre le monde de l'école et celui du café-épicerie. En s'éloignant de sa famille, Annie éprouve une honte accablante qui se transformera bientôt en une haine intense envers sa famille contre laquelle elle se révolte. Ironiquement et paradoxalement, elle doit aussi se révolter contre certaines conventions bourgeoises :

Je me suis mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent... Je vivais ma révolte adolescente sur le mode romantique comme si mes parents avait été des bourgeois. Je m'identifiais aux artistes incompris. Pour ma mère, se révolter n'avait eu qu'une seule signification, refuser la pauvreté, et qu'une seule forme, travailler, gagner l'argent et devenir aussi bien que les autres. (UF, p.64-65)

Pour sa famille, la révolte de cette adolescente indique le désir de cette dernière de changer de classe sociale et de s'améliorer, mais en fait, il ne s'agit pas uniquement de cela. Denise, par exemple, se voit comme une déclassée, ne faisant partie ni d'un monde ni de l'autre et étrangère dans sa propre maison: "Je m'endors, au-dessus de la boutique du café, comme si c'était un hôtel. Ils ne se rendent pas compte que je ne leur parle presque pas, mes parents, que je les ignore..." (AV, p.94).

Les parents de Denise, dans ce cas, ne se rendent même pas compte que leur fille ne fait plus partie de leur univers; celle-ci est convaincue qu'elle "n'est pas comme eux, elle ne

leur ressemble pas" (AV, p.95). C'est pendant cette période de refus et de refoulement qu'elle essaie d'effacer complètement son identité ouvrière à cause des stéréotypes créés par la société selon laquelle les gens qui n'appartiennent pas à la classe bourgeoise sont des êtres vulgaires et sans prestige. La seule manière d'éviter ce destin minable serait de se concentrer sur ses études afin de se forger une carrière respectable et une identité nouvelle. En fait, il arrive un moment où elle avoue qu'il "n'y avait plus que les livres et l'école" (AV, p.86-87).

Les narratrices reconnaissent l'importance d'une bonne formation et de la connaissance de la langue française; aussi faudra-t-il faire un choix entre le patois normand et le français. Malheureusement, leur choix détruira tout ce qui est le plus profondément enraciné dans leurs vies. Choisir la langue de l'école veut dire rejeter ses racines mais choisir la langue de ses parents veut dire s'ensevelir dans la boutique et dans le milieu social détestable (dans les "armoires vides" symboliques) de son enfance. Vivant ainsi d'une vie double et contradictoire, Denise explique qu'il "n'y a peut-être jamais eu d'équilibre entre mes mondes. Il a bien fallu en choisir un comme point de repère, on est obligé" (AV, p.82). Ernaux essaye de nous apprendre que cette obligation vient du code social bourgeois, code qui n'est pas gouverné par les lois établies mais par les moeurs dont le pouvoir est de causer la peur d'être rejeté par les autres membres de

cette classe sociale. Ernaux se rend compte qu'elle a vécu la plupart de sa vie avec ce masque mais, Denise, elle, ne souhaitait pas non plus passer sa vie à "vendre des patates derrière le comptoir" (AV, p.82). Pour les deux le meilleur parti possible était le rejet de sa famille et la poursuite des études afin de sortir une fois pour toutes de ce milieu méprisable. On remarque déjà son esprit critique et libérateur qui commence à se former au milieu de cette guerre qui affectera plusieurs aspects de sa vie. Les jeunes narratrices essaient de se libérer non seulement socialement mais aussi intellectuellement et sexuellement. Le goût de la liberté leur donnera la force de continuer sa guerre libératrice.

Toutefois, les jeunes filles doutent qu'elles puissent continuer à lutter sans la protection du milieu familial où elles ont grandi. Elles souhaitent quitter la classe ouvrière de son passé, mais elles sont aussi conscientes qu'il leur sera toujours beaucoup plus naturel d'être comme leurs parents que de jouer le rôle de bourgeoise. Il leur sera impossible de renier leurs passés et leurs racines parce qu'ils feront toujours partie de leurs identités, de leur définition en tant qu'êtres humains, en tant que femmes. Dès que Denise, par exemple, se rend compte de son impuissance à changer son passé et à se forger des racines selon ses souhaits, sa haine devient encore plus violente et éclate d'une manière pathétique et déchirante:

Je suis née aux milieu d'eux, c'est plus facile de redevenir comme eux... Non! Je voulais plutôt être putain, j'avais lu ça dans *Ici Paris*, des récits de filles perdues. Au moins, elles en étaient sorties, de leur trou. (AV, p.107)

Ce texte est un bel exemple de sa situation psychologique: elle réagit sans réflexion. Elle ne raisonne pas car la seule chose qui compte pour elle, c'est de ne plus faire partie de ce milieu qu'elle considère encore pire que celui d'une prostituée. Cependant, elle ne se rend pas immédiatement compte de ses sentiments, il s'agit pour l'instant d'un cri de révolte, un signe déchirant de découragement. Perdue, dépourvue d'une vraie place dans la société, elle ne fait partie d'aucune classe. Elle continuera ses efforts de s'éloigner progressivement de son milieu, le seul but de sa vie étant de sortir du "trou" dans lequel elle se trouve. Cette lutte psychologique prend désormais les dimensions d'une véritable guerre de classe pour Annie: "à certains moments, écrit-elle, [ma mère] avait dans sa fille en face d'elle, une ennemie de classe" (UF, p.65)

Claude Jardin explique comment cette révolte a pu commencer: "En faisant accéder un adolescent à un autre milieu que le sien par le truchement d'études bluffeuses, on le déclasse. La culture peut devenir un instrument de haine et de mépris".² Pour les jeunes narratrices, il est beaucoup plus facile de se jeter dans leurs études que d'admettre que

² Jardin, Claude. "Elles ont aussi une tête et un coeur", *Le Figaro Littéraire*, IV (11 mai 1974), p.16.

leurs paradis sont transformés en enfer. Elles doivent renoncer à leur matrice protectrice de jadis pour entrer dans le monde cruel et hargneux du présent. Denise explique: "Je commençais à ne rien voir. A ignorer. La boutique, le café, les clients, et même mes parents. Je ne suis pas là, je suis dans mes devoirs, comme ils disent dans mes livres" (AV, p.91).

ii. Les études: la voie du salut

La jeune narratrice de *Les Armoires vides*, Denise, considérait le français comme une langue étrangère. Cette première étape de sa perception de la langue française subit cependant une évolution. C'est le patois qui, à présent, devient à ses yeux l'ennemi à combattre. Le patois est présenté comme la barrière qui l'empêche d'entrer complètement dans le monde des intellectuels et de la classe bourgeoise. En fait, elle blâme le patois pour avoir engendré son "infériorité" à la fois socio-linguistique, politique et intellectuelle:

Toutes les humiliations, je les mets sur leur compte, ils ne m'ont rien appris, c'est à cause d'eux qu'on s'est moqué de moi. Leurs mots dont on me dit qu'ils sont l'incorrection même, «incorrect», «familier», «bas», mademoiselle [Lesur], ne saviez-vous pas que cela ne se dit pas? La faute, c'est leur langage à eux, malgré mes précautions, ma barrière entre l'école et la maison, il finit par traverser, se glisser dans un devoir, une réponse. J'avais ce langage en moi, j'avais fourré mon nez dans les gâteaux à pleines mains, j'avais

rigolé devant les saoulots... Je les haïssais d'autant plus mes parents... (AV, p.115)

Pour cette jeune fille, tout tourne autour de sa langue -- son identité, sa classe sociale, son éducation et son intelligence. Elle ne veut plus être jugée d'après son accent et son vocabulaire, mais d'après ce qu'elle est devenue grâce à ses labeurs.

De cette manière, Denise reconnaît qu'il y a seulement un moyen de s'éloigner de son milieu -- l'instruction. Avec une grande résolution et beaucoup d'application, elle devient la première de la classe. Les résultats positifs atteints immédiatement lui donnent raison de son choix. Ces succès changent aussi la perception que ses camarades avaient d'elle. Satisfaite de ses progrès, elle s'exclame:

Je commence à être fière de mes dix sur dix répétés... Les filles commençaient à être plus gentilles, elles parlent moins de mon boui-boui de commerce. En même temps, je commençais à jeter un oeil sur les leçons pour garder ma supériorité. (AV, p.70)

La jeune fille qui se considérait comme un zéro découvre beaucoup plus de valeur en elle et gardera avec fierté sa nouvelle image de "supériorité" aux yeux de ses camarades:

Elles ont admis mes bonnes notes et ma place de première. C'était ma liberté, ma chaleur, carapace. Redevenue la petite reine. La maîtresse me pardonne tout... (AV, p.73)

De cette manière l'éducation devient non seulement une façon de sortir de son milieu mais aussi une arme pour détenir un certain pouvoir sur les autres. Avec ce pouvoir vient aussi une sorte de protection qui remplacera celle qu'elle avait cru

trouver chez ses parents. L'emploi du mot "carapace" est ici hautement significatif, car Ernaux fait comprendre au lecteur qu'elle ne cherche plus le soutien et la protection de ses parents. Libérée d'eux, leur aide devient inutile et sans valeur. Maintenant, elle doit se fier plutôt à elle-même et à sa propre puissance intellectuelle plutôt qu'à ses parents "ignobles et minables" (AV, p.138).

Cette nouvelle position sociale apporte plus d'un changement dans la vie de la narratrice comme dans celle de l'écrivaine elle-même. Ayant subi une transformation en profondeur, la jeune fille qui était entrée naïvement à l'école libre semble bien comprendre comment ce monde marche. Cependant, le bouleversement de toutes les valeurs de son monde pousse l'écrivaine (ainsi que la narratrice) à réévaluer le code bourgeois pour mieux se libérer des contraintes de leur premier état. Cela se fait, bien entendu, par l'intermédiaire du langage. Jacqueline Piatier explique cette découverte d'Ernaux avec la narratrice de *Les armoires vides*:

Peu à peu Denise Lesur, qui est toujours la première en classe, est coupée de son milieu. Il la dégoûte, elle le méprise. Très subtilement la transformation du paradis en enfer, de la chaleur humaine en vulgarité s'opère à travers le langage.³

Avec la destruction de son paradis enfantin et son entrée dans l'enfer, il n'est pas surprenant qu'Ernaux s'engage, à l'aide de ses héroïnes, si passionnément dans sa révolte contre le monde de ses parents. Elle utilisera la langue française et

³ Piatier, Jacqueline, "Une révélation...", p.15.

la littérature comme des instruments libérateurs. Pierre Boisdeffre constate que l'écriture d'Ernaux est "[...] largement autobiographique, [celle] d'une éducation où l'héroïne apparaît déchirée entre un milieu familial étroit, suffocant, et l'aspiration à la culture. Celle-ci est conçue comme une promesse de liberté".⁴

La littérature ouvre encore un autre monde pour ces narratrices comme pour Ernaux elle-même. Mais dans ce cas, c'est un monde qui ne la juge pas à cause de ses racines. Elles peuvent échapper à leur condition "inférieure" à travers la création littéraire. Dans la littérature tout dépasse les critiques du monde réel. Pour atteindre un état supérieur Denise croit qu'elle doit: "[...] foncer la tête baissée dans les études, la littérature, surtout la littérature, pour flotter au-dessous de tout le monde, les emmerder. La vraie supériorité" (AV, p.157). C'est un désir d'évasion; quand elle se jette dans les livres, le monde réel disparaît et elle avoue même par un effet de projection remarquable être devenue "l'héroïne des romans prête à vivre", (AV, p.127) un lointain rappel de *Madame Bovary* et de ses péripéties. De cette manière, la jeune fille, qui se considérait "séchée et enterrée" auparavant, trouve sa raison de vivre - la littérature car "la vérité, elle est écrite noir sur blanc, dans les livres, elle était à [sa] mesure" (AV,

⁴ Boisdeffre, Pierre, "Prix Littéraires: Le Renaudot d'Annie Ernaux", *Revue des Deux Mondes*, jan. 1985, p.166.

p.156).

Possédant une nouvelle langue et un monde nouveau, elle peut créer des histoires et un univers "plus beau, plus pur, plus riche que le sien. Tout entier des mots" (AV, p.77). Sa vie à elle devra donc être aussi belle et aussi vivante que celle des héroïnes fictives des oeuvres qu'elle lit. La narratrice exprime son désir de "vivre son roman à elle" (AV, p.130), désir atteint par Ernaux plusieurs fois dans sa vie adulte. Cependant, pour vivre son roman à elle, la narratrice doit renier sa famille et en créer une "nouvelle" qui soit supérieure à la sienne tandis qu'Ernaux ne fait que transposer sa vie et toute celle de sa famille dans son oeuvre. La réalité rejoint ainsi la fiction romanesque: "[...] je corse, j'invente des tas d'histoires, j'ai découvert le joint, broder, en mettre plein la vue pour être à leur hauteur. L'épicerie-café, impossible d'y rien changer mais il y a tout le reste..." (AV, p.68). Au lieu de cacher sa vraie famille et son milieu, ce que dans l'esprit de la jeune fille devrait la mettre sur un pied d'égalité avec tous les autres bourgeois, Ernaux met en relief toute son histoire familiale. Aussi la narratrice (Denise) nous apprend-elle que tout le monde n'a pas son aptitude pour la littérature et elle veut répondre à l'appel de sa vocation. La littérature devient ainsi son premier amour, l'aboutissement de ses rêves.

Les grands auteurs sont, pour elle, la preuve que la véritable supériorité se trouve dans la littérature. La jeune

fille admire énormément les écrivains, qui sont pour elle la mesure à laquelle elle doit se comparer. Elle espère qu'un jour elle pourra se retrouver dans la même catégorie que les grands auteurs qu'elle chérit :

Ces livres en sont le signe infailible. Sartre, Kafka, Michel de Saint Pierre, Simone de Beauvoir, moi Denise Lesur, je suis de leur bord, toutes leurs idées sont en moi, je croule sous l'abondance. J'inscris des passages sur un petit carnet réservé, secret. Découvrir que je pense comme ces écrivains, que je sens comme eux, et voir en même temps que le propos de mes parents, c'est de la moralité de vendeuse à l'ardoise, des vieilles conneries séchées. (AV, p.155-56)

Même si elle songe à être écrivaine, elle n'oublie jamais ses racines et elle écrit secrètement parce qu'elle a peur que ses parents ne détruisent son rêve par leur ignorance. Elle avoue que "la littérature, même, c'est un symptôme de pauvreté, le moyen classique pour fuir son milieu" (AV, p.169-70). Cependant, si la littérature et l'écriture ne sont que le moyen classique de fuir son milieu, Annie Ernaux l'affronte pour mieux comprendre son histoire et toute celle d'une classe, la classe ouvrière.

L'appel de l'écriture a plus d'une fonction dans la vie de l'auteure mais, comme nous venons de l'expliquer, la plus importante, est que c'est une manière pour l'écrivaine de comprendre sa condition réelle de femme. Son écriture l'aidera à mieux interpréter ses sentiments envers ses parents et envers la société en général. La thèse d'Annie est donc simple: l'écriture devient une sorte de réhabilitation et de compréhension:

Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition (conscience que «ce n'est pas assez bien chez nous»), je voudrais dire à la fois le bonheur et l'aliénation. Impression, bien plutôt, de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction. (LP, p.54-55)

Dans un entretien Ernaux avouera que "l'écriture, c'est aussi comprendre. J'ai l'impression qu'en écrivant, les choses vont m'apparaître de plus en plus".⁵

iii. L'amour et le mariage --rêves et contradictions

Déjà la société lui avait appris que la femme avait besoin de l'homme pour se valoriser. Ernaux explique, par la voix d'une personnage du même prénom, que le destin de la femme est de se marier et d'avoir des enfants: "pour une femme, le mariage était la vie ou la mort, l'espérance de s'en sortir mieux à deux ou la plongée définitive" (UF, p. 35). Il n'est donc pas surprenant que, dès le moment où la narratrice de son premier roman publié (Denise) s'impose comme première de la classe, elle est à la recherche d'un garçon qui la valoriserait:

Il m'avait fallu presque deux ans pour arriver à ma gloire, être relaxe comme les autres filles, balancer mon porte-documents à bout de bras, parler l'argot des collégiens, connaître les Platters, Paul Anka et l'Adagio d'Albinoni. Le reste doit suivre bientôt, un

⁵ Royer, Jean. "Pour que s'abolisse...", p. D1.

«flirt» qui me sortira complètement de moi-même et mon milieu. (AV, p.127)

Il est toutefois très important que l'amant que la narratrice, Annie, de *La Place* choisira lui convienne. Elle ne peut pas accepter quiconque. Il faut que son «flirt» soit aussi intelligent qu'elle et qu'il appartienne à la bonne classe sociale: "[...] les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et ne pas prendre un ouvrier... Une absence de vie à la fleur de l'âge" (LP, 80). Maintenant qu'elle peut obtenir une bonne éducation, elle ne veut pas se déclasser de nouveau avec un mari ouvrier. Il faut qu'elle trouve un garçon bien formé, qui puisse poursuivre une bonne carrière. Est-il question d'amour ou bien de son avancement social? Ici elle se montre beaucoup moins romantique qu'elle ne le paraît. Est-elle une arriviste ou pense-t-elle plutôt aux difficultés qui puissent troubler son mariage à cause d'une différence de classe et d'instruction entre les partenaires? A notre avis, c'est un mélange des deux choses: elle souhaite un avancement social et elle ne veut pas ressentir la même haine envers son mari qu'envers ses parents.

De cette manière, on se rend compte qu'Ernaux, comme les narratrices, possède des sentiments traditionnels à l'égard de la position occupée par l'homme dans la société. Elle n'est pas certaine que son éducation seule puisse la sauver de son milieu. Il faut qu'un homme apparaisse comme dans les contes de fées. Elle attendra son Prince, comme Cendrillon, pour être sauvée de son mauvais destin. Elle croit, comme presque

toutes les autres jeunes filles de son âge, que l'amour sera son sauveur. Chose curieuse, même la haine pour ses parents disparaît au moment où Denise rencontre un garçon: "Mes parents pouvaient être les plus minables, les plus cons de la terre, barbouillée de roux, de salive, de peau rêche et molle, je ne haïssais plus rien. J'aurais pu appeler ça l'amour" (AV, p.138).

Fortifiée par cet amour, Denise trouve une nouvelle confiance en elle-même. Elle se comporte différemment à l'école et dans les rues, car maintenant elle a tout --le succès scolaire, son intelligence et son "petit gentleman", celui qui lui donnera une nouvelle identité: "[...] je ne suis plus Lesur, à côté de mon flirt, mon gigol-pince" (AV, p.143), car, "avec lui, je suis intelligente, libre, sortie du bistrot, et je regarde ironiquement la grognasse que j'étais hier encore" (AV, p.154). A ce moment-là, c'est un mâle qui la valorise et non pas ses propres talents et mérites. Malheureusement, la réalité détruit son univers féérique et c'est l'amour qui lui causera des problèmes immenses et qui entraînera l'anéantissement de son être.

A travers les oeuvres d'Ernaux on voit bien la bataille que les narratrices livrent à l'amour, à leur sexualité et aux préceptes sociaux imposés à la femme. L'écrivaine nous apprend que tout ce qui touche à la sexualité doit rester un mystère. Peut-être faut-il cacher ses connaissances dans les "armoires". Mais plus on cherche à traiter la sexualité comme

un sujet tabou, plus ce sujet excite la curiosité. L'esprit ainsi aiguisé, les protagonistes de ces romans commencent aussi à se voir comme un objet sexuel et elles font des comparaisons entre leur corps et ceux de leur copines. Ainsi s'exprime Anne dans *Ce qu'ils disent ou rien*:

Jamais je n'ai remarqué autant le corps de mes copines, l'hiver à vrai dire, avec tout ce qu'on a sur le dos. Je comparais avec moi, la grosseur, les fesses, les jambes, les cheveux, où est mon corps à moi, j'ai la taille d'Odile, brune comme Céline, les seins, difficile de savoir avec le soutien-gorge. Qu'est-ce que je préférais, de bons résultats scolaires ou un joli corps, les deux c'est trop demander, faut pas tout vouloir dans la vie, quand ça pousse trop bien au-dehors, ça doit tirer sur l'intelligence, même les profs se méfient des nénétes trop bien. (CDR, p.16)

Du côté psychologique, il faut expliquer que c'est pendant cette période de l'adolescence que les filles trouvent leur identité et forment leur personnalité, mais il est triste d'entendre une jeune fille dire qu'elle ne peut être belle et intelligente en même temps. Victime des stéréotypes, la société l'oblige à choisir entre la beauté et l'intelligence. Voilà encore un autre exemple où la misogynie, qui est si bien enracinée dans la société, se révèle.

Pour le moment, Anne se dédie à ses études mais elle peut facilement changer d'avis. Elle est convaincue que rien ne peut lui enlever son intelligence, mais elle sait très bien la cacher dans certains moments où elle préférerait se taire plutôt que contredire le discours stéréotypé du mâle comme par exemple quand elle est avec Mathieu. La connaissance reliée à l'expérience sexuelle touche à son paroxysme lorsque la

narratrice exclame que dans le cas où elle ne réussirait pas à l'école, elle voudrait avant de mourir connaître l'amour sexuel même si l'action de coucher avec un garçon avant le mariage est inacceptable et pourrait détruire sa réputation:

Je me disais, si je suis collée, je ferai n'importe quoi, je coucherai avec un garçon, perdu pour perdu, j'ai toujours eu peur de mourir avant d'avoir connu ça, pas le coup de vivre jusque-là, toute l'enfance moche, y avoir pensé tout le temps pour crac, nothing. (CDR, p.15)

Mais être institutrice, c'est le véritable but de son existence tourmentée. Le cas échéant, il ne lui resterait que coucher avec un garçon. Ironiquement, elle établit un lien entre son apprentissage intellectuel et sa libération sexuelle. Si elle ne peut pas réussir dans un domaine, elle réussira dans l'autre. Pierre Sipriot pense que ce n'est pas un geste de révolte mais plutôt "un érotisme vide qui est une défense contre l'ennui, contre la mort".⁶ Cependant, comment un geste de cette envergure peut-il être considéré comme un érotisme vide? Il ne s'agit pas d'érotisme mais plutôt de jouissance: la jeune fille veut jouir de la vie même. Elle n'est pas ennuyée; elle est plutôt fâchée et elle ne fait que réagir sans trop réfléchir. De nouveau, on partage la rage de cette jeune fille pendant un moment où elle pense ne plus avoir de contrôle sur sa vie. Cependant, elle reconnaîtra plus tard dans sa vie qu'elle peut jouir de son intelligence et de son corps en même temps.

⁶ Sipriot, Pierre, "Des trouvailles," *Le Figaro Littéraire* II (9-10 juillet, 1977), p. 20.

Pourtant, la curiosité de la jeune fille ne s'arrête pas là. Elle veut tout connaître de son corps, de l'extérieur à l'intérieur. Elle semble se connaître très bien intellectuellement jusqu'ici, mais elle est naïve au sujet de son corps. C'est ainsi qu'elle exprime ses sentiments au moment où elle découvre son sexe: "[...] j'avais compris mon propre mystère de mou, de rose, ça ressemblait à l'intérieur du bec des poules que ma grand-mère forçait avec des ciseaux pour les tuer" (CDR, p.17). Ici, on peut sentir sa vulnérabilité non seulement à cause de son ignorance à l'égard de son corps, mais aussi à cause du danger auquel cet organe mou pourrait être exposé. C'est à elle de le protéger. On a aussi le sentiment qu'Ernaux fasse allusion dans ce texte à l'avortement dont Denise a parlé en détail au début de *Les Armoires vides*. La douleur de cet avortement déclenche des souvenirs pénibles de son passé. Encore une fois, Ernaux fait un lien entre la sexualité et sa pensée philosophique. La jeune fille dont il est question dans ce roman rejette tout ce que la vie lui avait offert ainsi que le fœtus qui existe dans son utérus. Comme nous l'avons déjà dit, en avortant le fœtus, elle coupe aussi les liens et les racines qui la retenaient enchaînée à sa classe ouvrière.

Après avoir découvert son sexe, la jeune fille découvre aussi le plaisir sexuel qu'elle peut se donner elle-même. Elle n'avait pas estimé le plaisir immense qu'elle pouvait se procurer elle-même et elle s'adonne à la jouissance. Le

plaisir est, cependant, accompagné de sentiments de culpabilité, conséquence évidente des enseignements de l'Église et de la société selon lesquelles on commet un péché en se touchant. Ce plaisir est, selon ce code moral, condamné:

[...] c'est trop chaud, avec les mains, et si sa mère arrivait... Opus est. Délicieux. Cette règle qui ne rentre pas. Peur, ça fait comme de l'électricité, mais maintenant je pouvais continuer, mihi opus est amico. Il n'y a qu'à moi que ça pouvait arriver, sans le faire exprès. Un terrible secret. J'étais perdue, je vendrais des pommes de terre derrière le comptoir, je me laisserais tripoter, les doigts hypocrites, qui veulent recommencer les cinq minutes de triomphe, l'oiseau aux ailes chaudes, lourd majestueux, large, et crevé en trois saccades... (AV, p.120)

Denise est convaincue que la masturbation est un péché et qu'elle en sera punie, mais en même temps elle parle de son plaisir et de la liberté dont elle jouit comme un oiseau. N'oublions pas que les "armoires" assistent à cette jouissance et ils cachent encore un autre secret.

Comme toutes les jeunes filles de cet âge, elle attend avec impatience ses règles pour qu'elle soit finalement considérée comme une femme. Quand elle ne voit pas arriver ses règles aussi tôt que les autres filles, elle prend cela comme le signe de sa punition pour avoir trop joui. Elle s'exclame avec impatience: "Depuis le temps que j'attendais, que je croyais que ça les empêcherait de venir..." (AV, p.121). Ses premières règles arrivées, elle ne peut retenir sa joie:

Odeur douce et lourde du sang qui a traversé les profondeurs mystérieuses et vient mourir au jour,

senteur de géranium écrasé... Je suis neuve, je suis propre, ma naissance. Entrée dans la grande fraternité des filles. (AV, p.121)

Ironiquement, la jeune fille doit se servir d'un mot masculin pour affirmer sa féminité et la collectivité entre les femmes. Voilà encore une autre instance où la langue française se montre misogyne.

Puisque sa mère ne lui dira rien sur la sexualité, Anne (*Ce qu'ils disent ou rien*) décide de compter sur les connaissances de ses copines à ce sujet. Elle suivra leurs conseils et elle comptera sur elles pour faire la connaissance des garçons:

Je savais bien que Gabrielle avait des secrets à m'apprendre, elle n'avait pas disparu pour rien depuis la Saint-Pierre. Il lui a fallu des mines pour se décider, causer blue-jean et pull-over, et moi ne pas avoir l'air curieux et empressé, c'est humiliant de réclamer des détails quand on n'a rien à offrir en échange. (CDR, p.69)

La narratrice veut qu'une de ses copines, Gabrielle, partage avec elle non seulement ses expériences sexuelles et ses sentiments sur l'amour mais aussi qu'elle lui fasse connaître des garçons. Elle souhaite avoir les mêmes expériences que sa copine, et à la fin de l'été, elle pourra même dire qu'elle a couché avec les mêmes garçons.

Anne, comme les autres jeunes filles continuent leur recherche, pendant toutes leurs années d'études secondaires, des garçons qui puissent devenir leurs maris et, finalement, elles rencontreront à l'université des garçons acceptables. La révolte qu'elles avaient entamée dans leur adolescence

continue jusqu'au moment où elles se marient. Répudiant définitivement leurs familles qui ne sont pas bourgeoises, Elles réussissent à échapper à son milieu, mais la réalité sera bien autre. Ce à quoi elles ne s'attendaient pas, c'est, cependant, l'isolement et les sentiments de ressentiment qu'elles éprouveront dans le mariage (signe de réveil de leur conscience féministe). Une autre crise se dessine à l'horizon, une crise qui l'entraînera dans le divorce, mais aussi dans la découverte de sa véritable vocation, l'écriture.

Un mot de conclusion s'impose. Jusqu'à ce point dans l'évolution d'Ernaux, le lecteur peut ressentir plusieurs mouvements qui commencent à se formuler dans l'esprit de l'écrivaine. Comme l'explique Marie-France Savéan "la fille est amenée à porter jugement sur le comportement de ses parents en fonction des normes bourgeoises." Action sur laquelle elle n'avait pas vraiment de contrôle, elle ne suivait que ce que ses parents lui avaient enseigné: il faudrait s'améliorer à tout prix. A la lumière de ce qui s'est passé, Ernaux éprouve, cependant, un sentiment de culpabilité et de honte. C'est seulement en écrivant qu'elle se rend compte qu'elle était comme la petite sirène du conte d'Anderson qui a dû s'amputer pour se métamorphoser en belle

⁷Marie-France Savéan, "La place...", p.112.

jeune fille.⁸ Dans ce cas précis, d'Ernaux a dû amputer ses héroïnes en les coupant de leur famille pour atteindre la position si convoitée de femme bourgeoise. Rappelons toutefois qu'elle ne demeure pas esclave du passé. Elle choisit d'affronter courageusement le pénible déchirement qui l'avait presque détruite dans son adolescence: la famille et le miroitement de l'univers bourgeois. En écrivant elle détruit son statut de victime et, faisant preuve d'écrivaine solidaire et un peu moraliste, elle aide les autres femmes dans la même situation à comprendre leurs sentiments douloureux.

⁸ Marie-France Savéan, *La place...*, p.123.

Chapitre V

L'éveil de la conscience féministe: métamorphose en "femme gelée"

i. Le code social

Par son écriture Ernaux nous fera comprendre qu'il existe toujours des préjugés sociaux bien enracinés dans notre esprit. Bien qu'on soit conscient de certains de ces préjugés, nous sommes toujours capables de tomber dans des pièges. Ernaux nous peint un portrait d'elle-même dans son oeuvre mi-autobiographique et mi-fictive, en traçant les étapes d'une vie, en dévoilant ces pièges qu'elle sapera systématiquement par son écriture. Nous examinerons comment ces préjugés et mythes se retrouvent chez la jeune fille et plus tard chez la femme adulte. Confrontée à ces préjugés, la jeune fille/femme adulte n'a que deux choix: la lutte/révolte ou bien la résignation. Nous verrons comment Ernaux fait évoluer ses narratrices à partir du dévoilement de la misogynie et de l'éveil de sa conscience féministe. Marie-France Savéan explique que "*La femme gelée* renverse le mouvement (l'ingratitude de la classe dominante) en dénonçant le piège bourgeois et tout particulièrement l'aliénation qu'il impose aux femmes."¹

Pendant son adolescence, les narratrices songent non seulement à une carrière d'institutrice (qui prendra une

¹ Marie-France Savéan, "*La place...*", p.29.

seconde place dans leurs vies) mais aussi à leur vie d'épouse car le mariage est, à cette époque, d'après les traditions sociales et les institutions religieuses, la seule chose qui puisse combler leurs vies et qui puisse garantir leur bonheur. Pourtant elles découvriront, comme c'est le cas pour un grand nombre de femmes d'aujourd'hui, que cette promesse de bonheur est illusoire. La carrière d'institutrice assurée grâce aux bonnes notes qu'elles avaient reçues pendant toute leur vie d'étudiante ne suffit pas pour s'assurer une position plus distinguée sur l'échelle sociale: il faut se marier, pas avec n'importe qui, mais avec quelqu'un "comme il faut." Anne songe à la formule magique construite par la société pour une vie heureuse:

Il doit bien y avoir un jour où tout s'éclaire, se met en place, il n'y a plus qu'à marcher tranquille, tout droit, mariée, deux enfants, un métier pas trop minable, racontez vos rêves d'avenir, un sujet de rédaction, [...] (CDR, p.9)

Le mariage est donc vu comme une finalité; ce serait aussi le destin souhaitable de toutes les autres filles de l'époque. Simone de Beauvoir explique ce phénomène de la façon suivante:

Le mariage est non seulement une carrière honorable et moins fatigante que beaucoup d'autres: seul, il permet à la femme d'accéder à son intégrale dignité sociale et de se réaliser sexuellement comme amante et mère. C'est sous cette figure que son entourage envisage son avenir et qu'elle l'envisage elle-même. On admet unanimement que la conquête d'un mari - ou en certains cas d'un protecteur - est pour elle la plus importante des entreprises².

² Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t.II, p.90.

On comprend que la femme est "prisonnière de contraintes sociales qui la figent dans les rôles et images bien définis."³ Même si la jeune fille veut échapper à ce destin, les moeurs de la société sont si bien enracinées dans son esprit qu'elle prendra des décisions qui ne seront peut-être pas les meilleures pour sa vie. Toutefois, elle se valorise aux yeux de la société et c'est, pour le moment, tout ce qui compte.

Cependant, au début de sa vie universitaire, la narratrice anonyme de *La Femme gelée* ne considère pas le mariage comme un choix convenable parce qu'elle aime trop sa liberté et elle veut profiter de son indépendance. Elle déclare fièrement qu'elle "vivait de la même manière qu'un garçon de son âge, étudiant qui se débrouille avec l'argent de l'État, l'aide modeste de ses parents" (FG, 113). Le fait que cette jeune femme se trouve libre et maîtresse de sa propre vie lui donne l'impression d'être sur un pied d'égalité avec un garçon. Veut-on dire par cela que seulement les garçons puissent vivre leur vie librement? En fait, ce qui rend "le mariage une idée bouffonne" (FG, p.113) pour la narratrice, c'est l'idée de la perte de la liberté. Il faut se rappeler que la jeune fille est contrainte de faire le choix entre sa liberté et la sécurité du mariage: la liberté représentant non

³ Colette Hall. "De «La femme rompue» à *La femme gelée*: Le Deuxième sexe revue et corrigé," Communication présentée au colloque sur les "Femmes écrivains du vingtième siècle" à Halifax en septembre 1994, p.2.

seulement la possibilité d'une vie passionnelle et intense, mais aussi la solitude, et le mariage représentant la sécurité, ce qui fait de la femme une prisonnière des rôles conventionnels, ce qui causera un autre type de solitude. Donc le choix de la liberté est beaucoup plus difficile qu'il ne le paraît. La nouvelle liberté acquise avant le mariage permet à la narratrice anonyme de vivre sa vie en faisant ses choix. En même temps, pour une jeune fille déclassée, c'est une manière de vivre quelque peu existentialiste qui n'était acceptée ni par ses parents ni par les gens d'Yvetot, village de son enfance. Elle peut ainsi se comporter à sa guise sans les contraintes et sans les jugements moraux de toute sa famille. Malheureusement elle jouit d'une indépendance illusoire.*

Cette liberté si laborieusement acquise ne dure pas aussi longtemps qu'elle l'avait souhaité. Sa liberté devient moins importante dès qu'elle rencontre un étudiant de sciences politiques dont elle tombe amoureuse et qui la considère comme une égale. Dans le premier temps de leur relation, elle est certaine qu'avec lui sa liberté sera préservée. Elle est sensible à ce qu'il lui montre "le rire et la complicité et la parole libre" (FG, p.118). Typique du début d'une relation, ce bonheur rend la femme aveugle à tous les sentiments véritables et à la dimension psychologique de l'autre. Il semble que nous portions tous des masques et que nous en

* Colette Hall, "De la femme rompue...", p.10.

soyons tous des victimes. Ces masques nous permettent de jouer ou de nous conformer à un rôle précis et immuable dans la société. Ironiquement, le bonheur que la narratrice pense avoir trouvé se transformera en un véritable manque de liberté après son mariage. En fait, cette "parole libre" est anéantie et la narratrice se renferme dans le mutisme. En examinant son passé, elle avoue que ces premières années de sa relation étaient "des années que je crois pleines. Illusion" (FG, p.49).

Sûre d'avoir trouvé son partenaire pour la vie, la narratrice estime son futur mariage comparable à l'union que Simone de Beauvoir avait avec Sartre, union que Beauvoir aurait sans doute définie comme "librement consentie par deux individualités autonomes."⁵ C'est à partir du mariage qu'Ernaux admet les véritables différences entre elle et son mari (ou mieux dit, entre les sexes). "De lui ou de cet ordre", écrit-elle, "je ne sais pas lequel des deux m'a le plus jetée dans la différence" (FG, p.151). Même sa mère qui ne semblait pas suivre les rôles prescrits par la société dit à la narratrice, Anne de *Une femme* à la veille de son mariage: "Tâche bien de tenir ton ménage, il faudrait pas qu'il te renvoie" (UF, p.71). S'agit-il de l'adaptation de ce "code" de la part de sa mère où a-t-elle peur que sa fille perde la position de bourgeoise si convoitée? Après cette déception initiale, découragée, Ernaux s'éveillera à l'appel de sa

⁵ Beauvoir, *Deuxième sexe*, t.II, p.221.

conscience féministe et, grâce à l'écriture, elle ressentira pour la première fois les plaisirs de la liberté à venir.

ii. Le féminisme d'Ernaux

Il est important de définir le féminisme d'Ernaux en discernant les éléments appartenant à chaque type de féminisme. Commençons, avant tout, par les définitions de deux mots essentiels au féminisme --la misogynie et le phallocentrisme, la misogynie étant la haine pour la femme, le phallocentrisme voulant plutôt dire que l'homme est au centre et donc il est aussi la norme sur laquelle on doit se baser. Même si un des sexes, la femme ou l'homme, se trouve à la base de chaque définition, toutes les deux indiquent la préférence pour l'homme. Simone de Beauvoir a utilisé cette notion de phallocentrisme et de misogynie pour avancer son argument de la femme en tant qu'Autre, c'est-à-dire l'autre que l'homme.

Il faut aussi noter l'existence de la différence entre le féminisme français et le féminisme anglo-américain pour mieux situer et mieux définir le féminisme d'Annie Ernaux. Le point central du féminisme français est la lutte pour l'égalité et l'élimination de la différence sexuelle, car cette différence est vue comme la source de l'oppression de la femme, tandis que le féminisme anglo-américain préconise la différence entre les sexes et croit que la différence sexuelle est la solution

au problème de l'inégalité des sexes.⁶ Encore une autre grande différence, c'est que le féminisme français se voit comme un féminisme humaniste (révolte contre la féminité traditionnelle pour trouver l'égalité entre les sexes), tandis que le féminisme anglo-américain se considère comme un féminisme gynocentrique selon lequel l'oppression de la femme consiste en la dévalorisation de la féminité; par conséquent, il faut valoriser la spécificité des activités féminines. Le féminisme post-moderne propose encore un autre point de vue, qui remet en question les deux types de féminisme mentionnés. Le post-modernisme suggère qu'il faut valoriser tout ce qui est masculin et féminin sans insister spécifiquement sur l'un ou l'autre. C'est-à-dire, il faut accepter les différences tout en reconnaissant l'égalité entre les sexes. Examinons alors les arguments d'Ernaux en essayant de discerner son féminisme à elle. On peut avancer qu'Ernaux adopte pour la plupart les attitudes des féministes françaises sans oublier l'influence des autres types de féminisme.

Avant son mariage, la jeune narratrice anonyme de *La Femme gelée* avait une certaine conscience féministe encore mal définie. Elle l'avait découverte chez ces "femmes fortes" modèles tant admirés pendant son enfance: "Mes femmes à moi, elles avaient toutes le verbe haut, des corps mal surveillés,

⁶ Rosemarie Buikema. "Windows in a round house: feminist theory" in *Women's Studies and Culture: a feminist introduction*, ed. Rosemarie Buikema and Anneke Smelik. London and New Jersey: Zed Books, 1995, p.7-13.

trop lourds ou trop plats, des doigts râpeux, des figures pas fardées..." (FG, p.9). Accoutumées au sacrifice, ces femmes ne se demandaient pas si le travail était destiné à une femme ou à un homme: leur seule souhait était d'accomplir la tâche. Pour cela, il ne semble pas y avoir de grandes différences entre l'homme et la femme dans la classe ouvrière, car elles sont "habituées dès douze ans à travailler comme des hommes" (FG, p.15); aussi faut-il les deux pour faire survivre une famille. Chose intéressante ici, c'est encore l'attention qu'Ernaux attire sur la langue de ces femmes. Bien qu'elles utilisent le patois pour s'exprimer, elles ont toutes le "verbe haut" ou mieux dit, elles sont les maîtresses de leur propre langue (C'est un des postulats du féminisme français). L'ironie est que la femme de la classe ouvrière ne se rend même pas compte de ses attitudes féministes. Leur engagement n'étant pas conscient, leur action féministe se voit réduite, voire anéantie. Le problème qui existe ici, c'est le manque de conscience et de solidarité chez les femmes en général. La narratrice anonyme avoue son admiration pour ces femmes "fortes" avant l'éveil de sa conscience féministe et avant sa reconnaissance de la présence de la pensée patriarcale dans la société:

Au début, avant d'admirer les institutrices, tellement supérieures et terribles, avant de savoir que ce n'est pas un beau métier de surveiller des pots de cornichons en train de se remplir, je trouvais bien faire comme elles. (FG, p.15)

Puisque sa famille ne lui présente pas le modèle

conventionnel de la féminité éphémère, on peut comprendre pourquoi la narratrice dédaigne les types de femmes "fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre et la beauté, femmes sans voix, soumises..." (FG, p.9). Pour Ernaux, ces femmes cessent d'être des véritables personnes: elles ressemblent plutôt à des êtres soumis, espèces d'objets dont on peut se défaire à sa guise. Il est important de noter ici la présence d'un des thèmes principaux dans les romans d'Ernaux --celui de la voix et du silence, ce dernier frôlant plutôt le mutisme. Il faut insister davantage sur la différence entre mutisme et silence: le silence permet la réflexion et l'intériorisation qui mènera à la prise de conscience et partant, à la prise de parole, tandis que le mutisme démontre l'incapacité de la personne de changer quoi que ce soit à sa condition d'esclave. Le silence permet la transparence tandis que le mutisme construit des forteresses impénétrables aux efforts de l'intellect. Rappelons-nous ici deux images déjà mentionnés: la petite sirène (elle troque sa voix pour pouvoir avoir son prince) et la poupée (toujours dirigée). Dans les deux cas il s'agit de mutisme et d'impuissance. On verra comment la société, avec sa langue patriarcale (un des arguments du féminisme français), fait taire la femme et comment Ernaux elle-même triomphera de son silence grâce à son écriture. Mais avant d'accéder à ce monde nouveau tant convoité, elle devra passer par des expériences

négatives (son mariage/divorce) qui lui permettront de remonter la pente de l'oubli par l'intermédiaire de la parole libératrice qui lui confèrera la force de dire sa douleur et son angoisse.

Comme on l'a déjà établi dans le deuxième chapitre, l'enfance d'Ernaux n'était pas typique de son époque. Son père et sa mère n'ont jamais été soumis aux rôles prédéterminés par la bourgeoisie. En fait, ils ont fait le contraire: sa mère s'occupait du commerce et son père de la cuisine. Chez les ouvriers, il n'y avait pas la même division de labour que chez les bourgeois et les hommes et les femmes étaient aussi capables les uns que les autres de s'occuper des mêmes tâches:

[...]je sais qu'une ombre au moins n'est pas venue planer sur mon enfance, cette idée que les petites filles sont des êtres doux et faibles, inférieurs aux garçons. Qu'il y a des différences dans les rôles. (FG, p.31)

Dans la maison de ses parents, il n'y avait jamais de travail "typiquement" réservé à la femme. Cependant, elle rencontrera ce mode de penser dans sa propre maison, avec un mari qu'elle avait cru libéré des préjugés sociaux typiques de la bourgeoisie. Rappelons-nous que ce mari suivait le modèle traditionnel, "le bon modèle" (FG, p.135), incarné par sa mère à lui, qui avait renoncé à sa propre carrière pour permettre à son mari à elle de poursuivre la sienne.

iii. La Présence de Simone de Beauvoir et *Le deuxième sexe*

D'après Beauvoir, en dépit du fait que le mariage semble être un contrat d'égalité, cette égalité est purement virtuelle et n'existe guère entre les époux. La femme est toujours mise dans une situation paradoxale: elle joue le rôle non seulement d'épouse et de mère, mais aussi de ménagère et de séductrice.⁷ Donc elle doit "vaciller" entre ses obligations maternelles, ménagères, sociales et sexuelles. Selon la philosophie bien connue de Beauvoir, tous ces rôles font de la femme un être très occupé et encadré. En réalité, dans une situation paradoxale pareille, la femme n'arrive à rien accomplir, car elle fait toujours les mêmes choses, condamnée à la monotonie d'une vie répétitive et au cercle vicieux de l'anonymat et de la routine dans la prison muette du mariage:

[...] quand il me verra le soir assise sans rien faire, qu'est-ce que tu fous, à rêver à trois fois rien? Les copies à corriger, le petit qu'il faut coucher, à peine le temps de lire cinq minutes avant de dormir. (FG, p.25)

Dès que la narratrice se marie, elle tombe dans ce piège et elle doit sacrifier sa propre vie et ses propres ambitions pour se consacrer à son ménage et, plus tard, aux enfants. Rien n'est plus à elle, même pas sa carrière. Elle décrit ses sentiments avec colère: "Dix ans plus tard, c'est moi dans une cuisine rutilante et muette, les fraises et la farine, je suis

⁷ Simone de Beauvoir. *Le deuxième sexe*, t.1, p.96-97.

entrée dans l'image que je crève" (FG, p.61). Sans le savoir, elle est devenue une "femme fragile" et "sans voix" (FG, p.9): femme qui s'est transformée à cause du système patriarcal. Elle demeure dans le mutisme pour subvenir aux besoins de son mari. Maintenant, c'est son mari et sa carrière à lui qui comptent. L'homme est le maître et, par conséquent, il prend une place de premier plan dans cette structure sociale où la femme est reléguée au fond de la toile. C'est le stéréotype parfait de l'homme dans la société de l'époque et qui existe encore aujourd'hui. Que sa femme ait travaillé autant que lui pour avoir son diplôme d'institutrice (CAPES), cela n'a pas d'importance. D'après Colette Hall, l'histoire d'Ernaux est un "«dressage» insidieux qui débute, sans qu'elle s'en rende compte, dès son enfance afin qu'elle se conforme aux normes de la féminité." Hall explique ensuite comment cette situation est créée:

Issue de la classe ouvrière et ayant accédé, grâce à ses études et à son mariage à la classe bourgeoise, la narratrice fait la connaissance non seulement avec «le sexisme ordinaire», mais aussi avec le code bourgeois qui régit les rôles et images des femmes d'une manière encore plus contraignante que dans la classe ouvrière. Elle subit donc un double «dressage» pour rentrer dans le moule de la «parfaite» petite femme bourgeoise, discrète, efficace, dont le mari est un jeune cadre performant.'

La narratrice de *La femme gelée* devient l'épouse traditionnelle prescrite par la société sans même se rendre

⁰ Colette Hall, "De «La femme rompue»...", p.4.

⁰ Colette Hall, "De «La femme rompue»...", p.5.

compte de quand ce changement en elle a eu lieu. Comment a-t-elle pu abandonner ses propres rêves pour ceux de son mari? Comment celui-ci a-t-il pu ignorer les besoins profonds de son épouse? Cela fait pourtant deux mille ans au moins que ces abus et préjugés sociaux ont été dénoncés!

D'après Beauvoir, le mariage et la maternité sont les deux conditions qui limitent la liberté de la femme et auxquelles la femme semble prédestinée. Pour résister à ce piège il ne faut pas être "immanente" et statique. Il faut noter que Beauvoir est le guide spirituel d'Ernaux mais celle-ci, il faut le souligner, ne croit pas au postulat de la complicité de Beauvoir. D'après Ernaux la femme n'est pas complice de sa situation, elle est le produit d'une société misogyne. Au début, Ernaux tombe dans le piège de "l'immanence" mais ensuite elle suivra les conseils de Beauvoir; elle poursuit ses études et elle réussit à se "transcender" en obtenant son CAPES et un poste de professeur. L'on pourrait avancer qu'Ernaux accomplit la pensée féministe de son guide spirituel et la dépasse en se ralliant davantage au féminisme post-moderne selon lequel la femme est valorisée pour être à la fois égale à l'homme et différente de celui-ci.

iii. La métamorphose en "femme gelée"

Ayant bien choisi un mari de pensée libre, la narratrice de *La femme gelée* est surprise de se retrouver dans le cadre qu'elle avait voulu éviter. On ne peut qu'imaginer la stupéfaction de la narratrice quand son mari refuse de faire des compromis et de l'aider dans les travaux à la maison. C'est encore elle qui sacrifie sa vie et sa raison d'être pour rester chez elle, sans compter les abus d'ordre psychologique et moral qu'elle doit essuyer, y inclus le dédain de son mari quand, de retour chez lui, il s'écrie:

«Mais rien n'est prêt! Il est midi vingt! Il faut que tu t'organises mieux que ça! Il faut que le petit ait fini son repas quand j'arrive, je voudrais bien avoir la paix le temps du midi. je TRAVAILLE, tu comprends, maintenant ce n'est plus la même vie!» Est-ce que c'est la même vie pour moi, impossible de suivre des cours, le Bicou, la bouffe, etc., un torchon qui brûle de l'espèce la plus ordinaire. (FG, p.150)

Ce mari odieux monte l'échelle sociale des affaires et il n'a pas le temps de penser aux enfants, aux repas ou bien au ménage. Rappelons-nous que son père à elle s'était bien occupé de ces responsabilités ménagères. Son mari par contre veut que sa femme soit comme sa mère à lui: elle aussi avait abandonné sa carrière pour se consacrer à sa famille, mais chose curieuse, elle semble être toujours contente de cette décision. Elle ne se plaint pas. La narratrice de *La femme gelée* ne peut pas se taire comme ces "femmes fragiles et sans voix" et elle est frustrée par le manque de compassion de son mari et par le manque de liberté dont elle jouissait au début

de sa relation amoureuse avec lui:

Je ne l'excuse pas, je ne veux pas entrer dans le piège de la compréhension continuelle et me sentir coupable de ne pas l'avoir accueilli, en souriant, les casseroles au chaud et le bébé emmerdeur escamoté... De lui ou de cet ordre, je ne sais pas lequel des deux m'a le plus rejetée dans la différence. (FG, p.151)

De cette manière, le mari la définit complètement en la limitant et lui coupe la parole et le droit de prendre ses propres décisions. Elle commence à éprouver du ressentiment envers tout le monde à cause de cette inégalité entre les sexes. Elle constate: "Deux années à la fleur de l'âge, toute la liberté de ma vie, s'est résumée dans le suspense d'un sommeil d'enfant l'après-midi" (FG, 156). Sa vie ne vaut donc rien sauf que de s'occuper de leurs enfants et du foyer, sans liberté et sans aucun espoir de mouvement, de "transcendance". Heureusement, elle se croit libre au moment où elle obtient son CAPES et son poste de professeure au collège.

Malheureusement, cette indépendance n'apporte pas les résultats espérés. Son nouveau poste engendre aussi de nouveaux sentiments de frustration. Au collège, elle est confrontée à un autre problème d'inégalité par rapport à ses collègues mâles. Elle ne peut se consacrer complètement à ses étudiants après ses cours comme les autres professeurs parce qu'elle est obligée de rentrer à la maison pour remplir les devoirs de son autre poste - celui de mère et de femme. Elle constate avec ironie: "Bien sûr, en dehors de la bouffe, de l'enfant et du ménage, je suis métaphysiquement libre" (FG, p.168).

A ce moment, la narratrice anonyme se demande comment elle a pu arriver à ce point. Plongée dans cet abîme d'incompréhension et de déchéance psychologique et morale, elle se demande s'il sera possible de remonter vers une lumière libératrice possible. Cette quête l'obligera à faire l'analyse de sa propre vie, ce qui l'amènera à mettre ses émotions sur papier: rédiger ses romans deviendra une sorte de journal intime. Ainsi démarre à ce moment de sa vie sa carrière d'écrivaine, qui se fera remarquer par ses émotions et l'originalité de l'écriture. La solution vient donc de sa plume et dès que les mots commencent à couler, elle découvre en elle-même des particularités dont elle n'avait pas été consciente. Avec lucidité, elle entrevoit des réponses à son angoisse et elle analyse chaque étape de sa vie - son enfance (sujet traité dans *Les armoires vides*); son adolescence (sujet traité dans *Ce qu'ils disent ou rien*) et sa vie de femme mariée (sujet traité dans *La femme gelée*). Tout converge vers cette dernière image et Ernaux essaie de comprendre sa transformation de "petite reine" en "femme gelée".

Qu'est-ce qu'une "femme gelée"? Il y a plusieurs réponses possibles à cette question mais la réponse la plus évidente est celle qui est liée à l'image d'immobilité présente dans ce syntagme. Connue est cette pensée de Pascal, qui nous rappelle que la vie est mouvement, le repos est la

mort.¹⁰ Appliquée à la narratrice, la pensée de cet auteur met l'accent sur le mouvement et sur le devoir de s'accomplir par la force de l'engagement actif. Le reste ne serait que pure existence et mort. On peut appliquer ce postulat à l'immobilité d'Ernaux, immobilité à cause de sa vie répétitive encadrée dans le stéréotype de mère et de femme et son immobilité même dans sa carrière. De plus, elle est "gelée" car, telle une statue, elle est figée dans le temps. Elle ne peut aller vers l'avenir: elle ne peut aller que dans le passé. Elle est "gelée" comme toutes les autres femmes dans la même situation sociale, qui n'a presque pas changé depuis Beauvoir, trente ans avant Ernaux. Une autre interprétation de "gelée" est liée à la puissance intellectuelle de ce mot: ses pensées ne comptent pas pour son mari; impuissante, elle ne peut même pas dire ce qu'elle pense. A cette image d'une femme adulte et froide sans mouvement ni émotions, il lui faut opposer celle d'une jeune fille pleine de chaleur et exaltée par la vie (la petite reine).

Ernaux luttera toute sa vie pour ne pas rester "gelée", et son écriture sera l'instrument de sa libération. Le but de l'écrivaine est à la fois personnel et pédagogique. En écrivant son histoire, elle espère pouvoir aider d'autres femmes dans la même situation. Suivant les enseignements de Simone de Beauvoir (nous pensons surtout à son ouvrage *Le*

¹⁰ Blaise Pascal. *Pensées* (641-729) in *Oeuvres Complètes* ed. Lafuma. Paris: Seuil, 1963, p.588.

Deuxième sexe), la narratrice de *La femme gelée* adopte la thèse de la célèbre écrivaine selon qui il faut sans cesse lutter pour ne pas rester "immanente". Colette Hall nous donne une description de la narratrice dont le portrait illustre d'une manière évidente la définition beauvoirienne de la femme de nos jours:

Ernaux fait le portrait d'une jeune femme lucide, qui avait de l'ambition et qui a essayé de se rebeller contre son conditionnement. Si elle échoue, ce n'est pas par complicité, mais parce que le conditionnement qu'elle subit est à la fois si fort et si insidieux que la femme ne peut qu'y succomber à la fin.¹¹

La narratrice anonyme de *La Femme gelée* refuse le portrait de la condition typique de la femme: elle se veut femme indépendante au même titre qu'elle est mère de famille. Ne pouvant faire les deux aussi bien qu'elle le souhaiterait, elle est sans cesse déchirée dans ce débat intérieur. Aussi n'a-t-elle pas la possibilité de faire les mêmes choix que l'homme. Elle envie ses collègues, surtout les hommes qui avaient le temps de se consacrer à leurs cours pendant qu'elle devait partager son temps entre l'école et la maison. Cette façon de sentir ne vient pas du fait que ses collègues sont des hommes mais du fait que leur liberté n'est jamais entravée par d'autres responsabilités, surtout celles d'ordre ménager.

A l'aide de son écriture, Ernaux éprouve plusieurs émotions tout en découvrant la société en général. C'est le système patriarcal, qui, dans cette société, écrase la femme,

¹¹ Colette Hall, "De «La femme rompue»...", p.14.

et la femme ne doit pas rester complice de cette situation inférieure. Rappelons-nous ce mot célèbre de Laclos: "Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage."¹² Cette révolution se trouve chez Ernaux dans son écriture, qui devient action pour sortir de cet esclavage et de l'abîme dans lequel elle s'était ensevelie. L'oeuvre *La femme gelée* "s'impose à son auteur qui ressent la nécessité de réfléchir à sa condition de femme jusqu'à découvrir au fond d'elle-même le besoin impératif d'une séparation."¹³ --séparation premièrement de son mari et deuxièmement du code prescrit par la bourgeoisie.

Concluons en disant qu'Ernaux a enfin le courage et la force de dénoncer le fait que la société valorise l'homme plutôt que la femme:

Les hommes remuent le monde, le font trépider... Ils construisent des routes, réparent des moteurs tandis que les femmes ne font que des petits bruits à l'intérieur des maisons... (FG, p.49)

Les "petits bruits" des femmes ne comptent pour rien. Ce ne sont pas des bruits qui font avancer et améliorer la

¹² Choderlos de Laclos, *Des femmes et de leur l'éducation, Oeuvres complètes*, éd. Versini, Paris: Gallimard, (édition Pléiade 1979), p. 429.

¹³ Marie-France Savéan, "*La place...*", p.176.

civilisation dans son évolution. Ernaux montre à travers son écriture que ses bruits à elle ne sont pas des "petits bruits" insignifiants. Elle ne "souffle" pas comme les femmes fragiles (FG, p.9), au contraire, elle trouve sa voix et parle sans retenue. En fait, elle montre comment les femmes, dès qu'elles sont conscientes de leur situation, peuvent faire de grands bruits avec une solidarité, une sorte de révolution qui laissera une marque indélébile sur la société. Les auteures telles Simone de Beauvoir ont d'ailleurs gagné le respect du grand public en faisant de "grands bruits" par leur écriture. Le monde s'en trouve très heureusement changé pour toujours.

Chapitre VI

L'évolution d'une écriture

i. La littérature

Ernaux possède une connaissance très étendue de la littérature: ses oeuvres sont riches en références à de grands auteurs tels que Proust, Sartre, Beauvoir et Camus. Cependant, l'oeuvre d'Ernaux est un mélange harmonieux des techniques employées par ces divers écrivains: Camus, déjà évoqué, lui offre des images de *l'Étranger*; Proust grâce à *la recherche du temps perdu* lui fait découvrir l'amour "dans le pouvoir d'évocation de la mémoire instinctive qui réunit le passé et le présent"¹; Sartre, plus philosophique, lui fournit des postulats sur l'existentialisme et Beauvoir, avec non seulement ses théories féministes mais aussi avec ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* est en quelque sorte un modèle pour Ernaux. Bien qu'Ernaux n'ait pas de sentiments d'affection liés à l'évocation d'un petit objet (rappelons-nous Proust et sa petite madeleine), son oeuvre à elle est marquée par une originalité certaine, originalité qui est le résultat d'une sorte de fusion de divers éléments stylistiques et autobiographies.

¹ Rohmer, Bruno et Bernard Willerval (éd.). *Le Petit Larousse illustré*, Paris: Librairie Larousse, 1987, p.1622.

Grâce aux connaissances littéraires des narratrices, le lecteur suit l'évolution des personnages qui n'étaient même pas sûrs de leur langue et de leur identité en des personnages qui possèdent le pouvoir de manipuler la langue française et de transposer leurs sentiments sur la page d'une manière vivante et expressive. La littérature ouvre la porte à un monde nouveau; la narratrice d'*Une femme* explique qu'elle avait appris un certain respect pour la littérature de sa mère: "les livres étaient les seuls objets qu'elle manipulait avec précaution" (UF, p.57). La passion pour la littérature lui est venue le moment où elle s'aperçoit qu'il y a une liberté particulière dans le monde littéraire, qui n'existe pas dans le réel. Comme on l'a déjà dit ailleurs, au début, une autre jeune narratrice (Denise) se perdait dans des histoires comme *Autant en emporte le vent*, et elle se réinventait comme une héroïne fictive pour échapper au monde réel; mais peu à peu, elle reconnaît sa véritable vocation et commence à écrire dans son "petit carnet réservé, secret" (AV, p.156).

Ernaux explique davantage, par l'intermédiaire de Denise, sa pensée sur l'écriture et les grands écrivains:

[...] je n'aime que les moments parfaits, comme dit Anny dans *La Nausée*. Ça se mélange, je suis un arbre envahi d'oiseaux muets. Quand je me relève, le mur du bistrot tout noir se fêle de raies rouges, je passe devant quelques schnocks en tricot de corps en bleus, luisants de picrate et de chaleur. Autre. Infiniment supérieure. Ces livres en sont le signe infallible. Sartre, Kafka, Michel de Saint-Pierre, Simone de Beauvoir, moi, Denise Lesur, je suis de leur bord, toutes leurs idées sont en moi, je croule sous

l'abondance. [...] Découvrir que je pense comme ces écrivains, que je sens comme eux... (AV, p.155-56)

Comme Beauvoir dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, les narratrices d'Ernaux s'identifient aux grands écrivains et elles rêvent d'être écrivaines aussi un jour. Le paradoxe entre l'écriture et le mutisme est très visible dans ce passage. Avant de reconnaître son talent d'écrivaine, elle, Denise, se sent étouffée et s'associe à des oiseaux muets. En plus, elle se sert de diverses couleurs pour évoquer ses états d'âme. Elle est dans le noir avant de se reconnaître comme écrivaine. Peu à peu les couleurs, dans cette citation, changent de tonalité: il y a un mouvement qui va de la froideur du bistrot en noir vers une certaine légèreté surtout par rapport à la couleur rouge et à la chaleur que cette dernière évoque. Cependant, la couleur bleue est toujours présente pour indiquer les gens du milieu populaire et pour représenter ses racines à elle de col bleu. Dès le moment où elle se considère comme une écrivaine, sa vie commence à s'éclairer. L'écriture étant action, Anne (narratrice de *Ce qu'ils disent ou rien*) participe à la vie et elle déclare qu'elle ne se sent plus "mal à l'aise à cause du silence" parce qu'elle ne se considère plus comme "un des spectateurs d'un monde harmonieux" (CDR, p.54). Examinons donc le processus de l'écriture d'après Ernaux.

ii. L'écriture

Dès le début, l'écriture était quelque chose de passionnant et terrifiant en même temps pour Ernaux. Pour elle le plus grand problème qui existait, c'était l'abolition de la barrière entre la littérature et la vie.² Cette barrière l'empêchait d'écrire sans difficulté pendant longtemps mais, après la mort de sa mère elle avoue: "j'ai surmonté la terreur d'écrire dans le haut d'une feuille blanche" (UF, p.21). Pourquoi a-t-il fallu cette mort avant qu'Ernaux puisse surmonter cet obstacle? C'est justement grâce à cette mort qu'Ernaux découvre l'importance de la vie en général car pour sa mère le plus important c'était de donner de soi-même: "Elle aimait donner à tous, plus que recevoir. Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner?" (UF, p.105-6).

Pour Ernaux l'écriture est quelque chose de vivant, "une recherche sur la réalité"³ qui peut faire revivre éternellement sa mère et son père et leur patois. Elle les "fait être" par ses créations littéraires et finalement elle réussit à les comprendre. Cet aspect vivant de son écriture fait écho à ce mot d'une autre écrivaine --Marie Cardinal: "Les mots, de même que les objets vivent autant que les gens ou les animaux. Ils palpitent, ils s'évanouissent ou

² Jean Royer. "Pour que s'abolisse...", D1.

³ Claire-Lise Tondeur. "Entretien...", p.38.

s'amplifient."⁴ C'est par son esprit créateur que les mots se transforment en des entités vivantes qui font revivre aussi les personnes qui n'existent plus.

Par l'intermédiaire de sa narratrice, Annie, dans *La place*, Ernaux semble vouloir créer une impression par laquelle le lecteur participe à son oeuvre et partage les expériences vécues par la narratrice. L'écrivaine lui parle franchement en expliquant tous ses motifs et toutes ses techniques d'écriture:

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre. (LP, p.46)

En parlant de ses racines, la narratrice comprend qu'il faut non seulement utiliser son patois mais aussi souligner les différences entre les deux langues pour le lecteur. Finalement, elle est arrivée au point où elle peut revaloriser son passé et sa langue maternelle, une langue composée de mots clairs, qui évoquent de manière poétique "la couleur" de ce monde ouvrier de l'après-guerre.

On trouve aussi dans l'écriture d'Ernaux une dimension temporelle oscillatoire, espèce de pendule entre le passé et le présent. D'après Jacques Le Marinel, ces deux niveaux de

⁴ Marie Cardinal. *Les Mots pour le dire*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1975, p.14.

temporalité indiquent que "le passé est le temps du récit mais le présent est le temps de l'écriture."⁵ Ernaux fait parler des narratrices qui permettent d'effectuer le mouvement entre ces deux temps, ce qui renforce encore plus l'importance dans ses oeuvres qu'elle attache au réel. Il ne faut pas oublier non plus que ces narratrices sont parfois de jeune filles, utilisées comme porte-parole de l'auteure adulte. En passant à travers ce filtre, Ernaux imprime un certain cachet à son écriture, avec de jeunes narratrices bien informées qui font des allusions à des événements qui se passeront dans leur futur. Un autre point à noter, ce sont les dates à la fin des deux livres qui sont un témoignage de la vie de ses parents. Elle nous fournit les dates du commencement de chaque roman jusqu'à l'achèvement (à peu près une année dans chaque cas : pour LP les dates sont de novembre 1982 à juin 1983 et pour UF les dates sont du dimanche 20 avril 86 au 26 février 87). Ces dates sont, selon les mots d'Ernaux, la preuve que "l'auteur n'existait pas, il ne faisait que transcrire la vie de personnages réels" (AV, p.80).

Si on tient compte des dates de ses premières publications, on voit qu'Ernaux a commencé à écrire pendant que son mariage se désintégrait; c'est alors qu'elle se rend compte qu'elle porte en elle le masque de l'hypocrisie sociale dont elle veut se libérer. Sa conscience féministe naissante

⁵ Le Marinel, Jacques, "Autobiographie et fiction romanesque: la quête du père dans trois récits contemporains", *École des Lettres*, II, no.7, 1989-1990, p.4.

la pousse à analyser sa vie problématique d'un oeil féministe (rappelons-nous la scène de l'avortement au début de *Les Armoires vides*: c'est un reflet de ce qui se passait dans le monde réel - la loi Weil). Pourtant, Ernaux écrit pour des raisons encore plus importantes: elle veut trouver la manière de se réconcilier avec son passé et avec ses racines. Elle avoue qu'elle veut "mettre au jour l'héritage [qu'elle a] dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand [elle est] entrée" (LP, p.111). Grâce au télescopage nécessaire de l'âge et de l'expérience acquise, elle revoit son passé avec une nouvelle appréciation et une nouvelle compréhension pour son milieu social et pour ses parents. Claire-Lise Tondeur explique que *La Place* et *Une Femme* sont des oeuvres où

la narratrice veut témoigner de sa vie, sentant que par son propre métier de professeur et son mariage bourgeois, elle semble avoir désavoué ses parents, son père surtout, garçon de ferme, ouvrier d'usine puis épicier-cabaretier dans une petite ville de Normandie.⁶

C'est grâce à son écriture qu'Ernaux peut retrouver sa conscience féministe et sa propre voix qui avait été éteinte pour qu'elle puisse se conformer à l'image de la femme "idéale". Son écriture lui permettant une "réhabilitation" (LP, p.54), elle arrive à mieux comprendre son enfance et le milieu social dans lequel se trouvaient ses parents. C'est vraiment en écrivant qu'Ernaux accepte ses parents tels qu'ils étaient et c'est aussi le moment où sa haine commence à se

⁶Tondeur, Claire-Lise. "Relation conflictuelle...", p.3-4.

dissiper. Elle essaie ainsi de combler le vide entre ces deux mondes en opposition où elle vivait.

Les théories de Derrida et de Foucault sur la déconstruction montrent que notre perception du monde nous parvient à travers la langue. En effet, nous organisons notre monde de cette façon, c'est-à-dire, en déconstruisant les phrases pour trouver la valeur des mots, nous essayons de comprendre ce qui se passe autour de nous. Si on applique cette théorie de la déconstruction à l'écriture d'Ernaux, on s'aperçoit de plusieurs choses. Premièrement, on voit qu'Ernaux ne peut s'identifier aux mots pour deux raisons: l'argot et le patriarcat. L'évolution continuelle de cette auteure s'opère seulement grâce au langage, qui lui fait voir la différence entre deux facettes de sa réalité. On aperçoit chez elle l'utilisation d'une langue complexe qui évoque la complexité de ses sentiments et de ses émotions. Son écriture est à la fois particulière, individualiste et féministe. Comment cette écrivaine a-t-elle pu surmonter ses propres difficultés de langue pour créer une oeuvre qui réconcilie le patois et le français et qui lui permet aussi de réconcilier presque tous les aspects contradictoires de son identité?

La mort de son père cause un sentiment de culpabilité⁷ chez Annie, de *La Place* et elle décide de faire revivre ses parents dans ses oeuvres pour réparer la rupture qu'elle avait provoquée dans son adolescence:

⁷ Christian Garaud, "Écrire la différence...", p. 97,101.

Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas nom. Comme l'amour séparé.

Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. (LP, p.23)

L'épigraphe de *La place*¹ démontre bien les sentiments de culpabilité et de trahison d'Annie Ernaux envers ses parents. Comme l'explique Marie-France Savéan, cette culpabilité peut être liée au sentiment de trahison présente dans l'épigraphe: "écrire ces livres pour racheter la trahison de l'adolescente en rupture avec son milieu d'origine."² Alors, bien qu'Ernaux ait de bonnes intentions au sujet de son ouvrage complètement dédié à son père, elle éprouve des difficultés, parfois énormes, à cause de ce sentiment de trahison, avant de pouvoir mettre ce qu'elle avait envisagé sur la page. Elle avoue: "J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père" (LP, p.45). Chaque mot que nous lisons lui vient avec ardeur et avec peine: cette écriture devient laborieuse, voire traumatique pour elle à cause des sentiments pénibles qu'elle doit revivre. Chaque souvenir apporte avec lui un bagage émotif que l'auteure avait mis dans

¹ «Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi.» Jean Genet

² Marie-France Savéan, "*La place...*", p.13.

les "armoires" de sa mémoire. Alors, il n'y a pas d'élément de surprise chez le lecteur quand Ernaux constate à plusieurs reprises sa difficulté d'écrire et son angoisse devant la page blanche.

La narratrice, Annie, éprouve encore une fois ces sentiments de culpabilité lorsqu'elle évoque la mort de sa mère. Cette mort coupe tous les liens solides avec son passé. Elle n'a plus que ses souvenirs pour retrouver ses racines et le monde qui était sa matrice à elle et qui faisait son bonheur. Elle explique bien ses sentiments envers son écriture:

Quand je dis que tout est lié, quand j'écris, à la fin du livre, qu'à la mort de ma mère j'ai perdu le dernier lien avec le monde dont je suis issue, je veux dire aussi que ma mère est liée à moi dans l'écriture. C'est inexplicable mais je sentais, le jour de sa mort comme durant sa vie, que l'écriture était quelque chose qui liait. Écrire, c'est faire être ... L'écriture est aussi comprendre.¹⁰

De cette manière Ernaux explique que le processus de l'écriture l'aide à relier son monde au monde de la réalité.

Ernaux est passée par des changements dans sa perception du patois et du français. Comme on l'a déjà dit au troisième chapitre, ces deux langues sont d'abord en contraste. Quand Denise entre à l'école supérieure, elle critique de manière presque angoissée la langue française: "Pendant deux ans, je suis assise à mon pupitre et je regarde des signes, les mots m'imprègnent, étranges et sans importance" (AV, p.69). A ce

¹⁰Royer, Pour que s'abolisse..., p. D1.

moment de sa vie, ces mots étaient vides, étrangers, coupés de son univers à elle (ce qui changera tout de suite). Ces signes se changeront en signifiants sonores dès qu'ils acquerront une valeur certaine à ses yeux. Ainsi explique-t-elle le pouvoir magique de sa découverte: "Ces mots me fascinent, je veux les attraper, les mettre sur moi, dans mon écriture. Je me les appropriais et en même temps, c'était comme si je m'appropriais toutes les choses dont parlaient les livres" (AV, p.76). De cette manière, elle revient, dans ses oeuvres, à son point de départ, à cette langue chaleureuse -- le patois. C'est une langue qui est, d'après Ernaux, pleine de mots banals mais qui, dans leur simplicité, ont la force d'évoquer plus que les mots intellectuels, ne serait-ce que du côté affectif du message. Elle développe sa pensée de la manière suivante:

... il faut que les mots soient collés au plus près du réel. Il y a tout de même des mots qui coïncident plus que d'autres avec le réel. Cela n'est pas indifférent non plus du milieu d'où je viens, où les mots avaient un grand poids. Les mots simples, les mots banals, sont les plus forts. Ce sont ceux-là qui me touchent et non pas les mots intellectuels.¹¹

C'est le réel qui impose à la langue un certain registre. L'écriture d'Ernaux doit évoquer le réel et ne pas fabriquer de fausses images de beauté par l'artifice des grands mots.

Avec ces techniques, qui collent son écriture au réel, Ernaux, comme Cardinal, fait l'analyse de son inconscient dans des oeuvres où elle expose tous les troubles

¹¹Royer, Pour que s'abolisse..., p.D1.

de son inconscient - y compris les ravages du patriarcat. Elle nous prouvera que même une femme "forte" pourra être soumise par les règles de la société car il est trop facile de tomber dans le piège du stéréotype de la femme "idéale." Elle nous fait comprendre que si la femme veut changer sa situation, il faut d'abord changer l'attitude de la société envers les femmes. C'est une guerre contre l'ignorance. La femme doit être consciente du pouvoir des rôles traditionnels qui existent toujours dans la société d'aujourd'hui. C'est en écrivant qu'Ernaux trouve son identité et sa voix à elle et partant, elle trouve la manière d'établir une sorte de solidarité entre les femmes en général. C'est de cette solidarité que sortira la femme libérée de sa condition d'infériorité dans notre société; bien entendu ce sera un processus lent parsemé d'obstacles à surmonter.

Conclusion

Par l'intermédiaire de narratrices de différents âges, une étudiante de vingt ans dans *les Armoires vides*, une lycéenne de quinze ans dans *Ce qu'ils disent ou rien*, et une épouse de jeune "cadre" avec deux petits enfants dans *La femme gelée*, Annie Ernaux fait de nous des lecteurs "engagés" dans sa bataille de femme angoissée, pendant toute sa vie, à la recherche de son identité et de sa voix. Pour elle, "il n'y a pas vraiment de différence entre la narratrice et le personnage" car ses textes sont "une recherche sur la réalité."¹ Elle passe en revue chaque étape de sa vie de femme pour trouver les signes qui l'ont transformée de la "petite reine" en une "femme gelée", en un être éteint. En effet, Annie Ernaux fait une auto-analyse de sa vie grâce à ces narratrices. Christian Garaud explique qu'"au terme de son entreprise, la narratrice découvre que l'idéologie bourgeoise a, sans qu'elle se rende compte, modifié sa façon de vivre et de penser au point de pénétrer dans l'inconscient et d'y opérer des refoulements."² Cette problématique de l'autobiographie donne à son oeuvre une grande richesse thématique, une complexité psychologique typique des personnages d'Ernaux et de l'auteure elle-même. Selon le mot de Warren Motte déjà cité, Ernaux passe en jugement la

¹ Tondeur, Claire-Lise, "Entretien avec Annie Ernaux", p.38.

² Christian Garaud. "Écrire la différence...", p.202.

spécificité de l'autobiographie et de la fiction, en s'interrogeant sur les notions traditionnelles de la possibilité et des limites de ces deux modes d'écriture.¹ Cela revient à dire qu'on peut remettre en question le bien fondé de la tradition dans tous les domaines de la connaissance, de la sociologie à la philosophie. Notre société est fondée sur plusieurs systèmes patriarcales: le langage, qui se réfère sans cesse à l'homme et exclut la femme; l'instruction, qui est formulée et enseignée par des hommes pour la plupart; la culture populaire dont les plus grands noms sont des hommes et, finalement, la loi qui est faite pour la plupart par des hommes pour des hommes. Ernaux nous montre que l'écriture est le point de départ pour les féministes pour qu'elles puissent mobiliser toutes les autres femmes. Il faut insister sur la notion de la solidarité, notion déjà présente chez Simone de Beauvoir, pour faire avancer le débat sur l'égalité entre les sexes.

Évidemment cette écriture ne peut pas se concevoir sans la présence d'une langue spécifique aux femmes, à la fois individualisée et universelle, mais la question de la langue pour Ernaux est complexe. Pour celle-ci la notion de classe sociale reste inévitablement liée à la langue. Chaque classe utilise un différent niveau de langue et Ernaux nous démontre que changer de classe sociale revient à dire changer aussi de

¹ Motte, Warren. "Annie Ernaux's Understatement", *The French Review*, vol.69, no.1, October 1995, p.55.

langue. C'est son langage, son éducation et son mariage qui lui donnent accès à la classe bourgeoise où elle est exposée au sexisme et où elle se rend compte que les rôles sont ici distribués d'une manière encore plus contraignante que dans la classe ouvrière. Elle découvre, avec désespoir et angoisse, la politique du double standard par rapport aux deux sexes. Toutefois, la carrière d'institutrice tellement convoitée ne lui permettra pas l'épanouissement espéré: "Elles ont fini sans que je m'en aperçoive, les années d'apprentissage. Après c'est l'habitude" (FG, p.181). La narratrice se rend amèrement compte que le monstre change de poil mais pas de tête.

Il faut noter que la spécificité d'Ernaux se trouve dans la manière dont elle rattache les éléments disparates de langue, de misogynie et de déclassement en faisant éclater les notions de temps et d'espace et ce, grâce à ses expériences multiples dues surtout à ce mouvement pendulaire (de va-et-vient) d'une classe à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un temps à l'autre. Cette originalité, qui est due à ce mouvement spatial et temporel à la fois, fait de cette auteure une identité tourmentée qui ne semble plus appartenir ni à son pays ni à son histoire. Au moment où elle se fige (femme gelée), elle commence à vivre. Voilà le paradoxe: selon les principes universels de la physique, il semblerait plutôt le contraire; la vie devrait être mouvement. Bien qu'il y ait un élément commun avec d'autres auteures (écriture comme

instrument libérateur) il faut convenir que chez Ernaux cela se fait toujours avec une forte dose de spécificité et d'originalité. Nous ne pouvons pas nier le fait que ce mélange de réalité autobiographique et de fiction littéraire avec le mouvement pendulaire continu (passé-présent) évoque un univers dont la beauté touche au for intérieur de l'auteure, à son microcosme, à sa vision du monde où la femme serait elle-même égale et différente à la fois. Si la révolte la rattache à toute une lutte de libération de la femme, sa volonté de comprendre la ramène à se réconcilier avec l'autre. Cet "autre" peut aussi bien être la femme (par exemple la mère) ou l'homme (son père). La voie suivie par Ernaux devient donc sa voix à elle. Le salut ne serait possible qu'après avoir touché le fond de l'abîme du désespoir aux lisières de la mort.

Les cinq romans étudiés peuvent se lire comme une "histoire", c'est-à-dire l'histoire d'Annie Ernaux transposée par des narratrices qui ne se possèdent pas à cause du renvoi continu à un monde qui leur fuit. D'après Marie-France Savéan l'écriture d'Ernaux est "une biographie qui s'efforcerait de présenter un portrait conforme à un modèle réel, mais aussi à une autobiographie qui chercherait à clarifier et dédramatiser un parcours personnel."⁴ En écrivant, Annie Ernaux se réaffirme comme femme. Avant ce moment elle avait été incapable de le faire mais maintenant

⁴ Marie-France Savéan. *La place...*, p.12.

elle est la maîtresse de sa propre écriture et de sa langue. Paradoxalement, le gel, qui est l'image de la mort, devient pour cette écrivaine le moment du retour à la vie. Elle découvre la puissance de la parole vivante pour tuer ce paradoxe dû à son impuissance et à son découragement.

Dans *La femme gelée*, Ernaux nous peint le portrait d'une femme lucide (la narratrice la plus lucide des cinq romans) qui se rebelle contre son conditionnement et contre ce que Beauvoir aurait caractérisé de complicité. Elle n'est pas du tout comme Monique de *La femme rompue*, femme complice de son propre asservissement. Cette différence est ce qui distingue les personnages de Beauvoir et ceux d'Ernaux. De plus, Ernaux célèbre le souvenir de sa mère grâce à qui elle a appris à penser: "Maintenant depuis son décès, elle est en moi. Elle m'a légué une chose qui me faisait peur quand j'étais enfant: sa force. Son exemple a été plus important que tout."⁵ Cette mère "croyait que le savoir et un bon métier [la] prémuniraient contre tout, y compris le pouvoir des hommes" (FG, p.40). Cependant, l'écrivaine ne s'attendait pas à ce que ce pouvoir des hommes soit si bien enraciné dans les moeurs sociales. Selon ce mot de Claire-Lise Tondeur "cette féminité dévalorisée et dévalorisante ne s'acquiert pas seulement au contact des hommes mais aussi au contact des femmes qui ont totalement intériorisé ces images."⁶ Pour Ernaux, c'était le

⁵ Claire-Lise Tondeur, "Entretien avec Annie Ernaux", p.39.

⁶ Colette Hall "De «La femme rompue»...", p.14.

plus difficile à accepter.

A la fin de sa quête, Ernaux arrive à la conclusion que la femme ne se veut pas seulement un être biologique, caractérisé par ses fonctions dites naturelles, mais un être humain complexe modelé par la culture et sa condition sociale. Par l'intermédiaire de l'écriture, Ernaux lutte contre le déterminisme de la société patriarcale, et pour établir son identité à elle. Elle démontre dans ses oeuvres que la femme est déterminée dès son enfance par des forces extérieures qui ne dépendent pas d'elle, forces qui contribuent à créer une certaine image préfabriquée de la féminité et qui la relèguent dans des rôles sociaux inférieurs et contraignants. Les institutions, la famille, le monde du travail, tout lui renvoie l'image de son infériorité. Depuis que le monde est monde (la Bible et la mythologie en ont laissé des exemples) l'idéologie patriarcale fait partie intégrante de notre culture et de nos croyances. Des facteurs sociaux et politiques de notre société en ont imposé aux femmes, qui ont fini par accepter la domination du mâle. Elles ont une certaine perception de ce qu'elles ont enduré et continuent à endurer. Cela a créé chez elles une sorte de fausse conscience perpétuée de génération en génération à travers les institutions comme les écoles, la famille et l'église, renforcée par la politique, la morale et la vie intellectuelle. Si les femmes sont incapables de prendre une décision autonome, c'est à cause de ces facteurs. Mais ce qui

est important pour Ernaux, c'est qu'il ne faut pas rester victime de ces cadres préétablis. C'est vraiment dans ce siècle qu'on a vu des changements en profondeur qui ont aidé la femme dans sa lutte pour la libération, mais il reste encore de nombreux changements à faire.

En effet, on ne peut réussir à effectuer des changements dans la société sans attaquer les croyances et les institutions qui la gouvernent. On ne peut s'attendre à ce que ces modifications soient vite remarquées. Il faudra du temps pour changer lentement la pensée du monde pour que les femmes puissent jouir d'une égalité totale avec les hommes. Il faut que les femmes se rendent compte de leur propre misogynie et, ensuite, il faut qu'elles travaillent ensemble, en d'autres termes, la solidarité est indispensable pour que ces changements soient possibles.

Rappelons-nous ces mots d'Annie Leclerc au sujet du langage qui évoque les préoccupations des grands penseurs d'autres âges:

Qui parle ici? Qui a jamais parlé? Assourdissant tumulte des grandes voix; pas une n'est de femme. Je n'ai pas oublié le nom des grands parleurs. Platon et Aristote et Montaigne et Marx et Freud et Nietzsche... Je les connais pour avoir vécu parmi eux et seulement parmi eux. Ces plus fortes voix sont aussi celles qui m'ont le plus réduite au silence. Ce sont ces superbes parleurs qui mieux que tout autre m'ont forcée à me taire.

Heureusement, on a découvert la raison pour ce silence - le patriarcat, et on est en train de prendre la parole comme

l'ont fait Ernaux et plusieurs autres écrivaines. Elles ne veulent plus se taire devant les hommes. Elles souhaitent trouver leur parole à elles et ne pas se replier sur la parole réservée exclusivement à l'homme:

Les hommes ont la parole. Les paroles des hommes ont l'air de se faire la guerre. C'est pour faire oublier qu'elles disent toutes la même chose: notre parole d'homme décide.
Le monde est la parole de l'homme. L'homme est la parole du monde⁷.

Ernaux prend la parole et elle crée une langue à elle qui lui donne son identité à elle. Possédant ainsi sa langue, elle a pu finalement trouver une certaine paix dans sa vie et elle a pu aussi avertir les autres femmes afin qu'elles évitent les pièges du patriarcat. Les femmes fragiles du début de *La femme gelée* ont ainsi longtemps laissé derrière elles la "petite reine de la rue Clopart." Suivant sa voie et ayant enfin une voix en elle et pour elle, Ernaux trouvera un jour, qui sait, son propre salut. Par ses nombreuses narratrices, elle a enfin trouvé son propre "verbe haut" telles les femmes fortes de son enfance.

⁷ Leclerc, Annie. *Parole de Femme*, p.8-9.

Bibliographie

I. Oeuvres d'Annie Ernaux

- Ernaux, Annie. *Les armoires vides*. Paris: Gallimard, 1974.
- _____. *Ce qu'ils disent ou rien*. Paris: Gallimard, 1977.
- _____. *La femme gelée*. Paris: Gallimard, 1981.
- _____. *La place*. Paris: Gallimard, 1983.
- _____. *Une femme*. Paris: Gallimard, 1987.
- _____. *Passion simple*. Paris: Gallimard, 1991.
- _____. *Journal du dehors*. Paris, Gallimard, 1993.

II. Livres Consultés

- Bachelard, Gaston. *La psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard, 1949.
- Baker, Mary Anne, Catherine White Berheide et al. *Women Today: A Multidisciplinary Approach to Women's Studies*. Monterey, California: Brooks/Cole Publishing Co., 1980.
- Bardwick, Judith M., Elizabeth Douvan et al. *Feminine Personality and Conflict*. Belmont, California: Brooks/Cole Publishing Co., 1970.
- Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième sexe*. Paris: Gallimard, 1949.
- _____. *Une morte très douce*. Paris: Gallimard, 1964.
- _____. *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris: Gallimard, 1958.
- Blair, Deirdre. *Simone de Beauvoir*. Fayard: Librairie Arthème, 1990.
- Buikema, Rosemarie, & Anneke Smelik. *Women's Studies and Culture: A Feminist Introduction*. London and New Jersey: Zed Books, 1993.

- Cardinal, Marie. *Les mots pour le dire*. Paris: Grasset, 1975.
- Cater, Libbey A., Anne Firor Scott & Wendy Martyna. *Women & Men: Changing Roles and Perceptions*. New York: Aspen Institute for Humanistic Studies, 1976.
- Cottrell, Robert D. *Simone de Beauvoir*. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1975.
- Duchen, Claire. *Feminism in France (from May '68 to Mitterand)*. London: Routledge & Kegan, 1986.
- Eisenstein, Hester. *Contemporary Feminist Thought*. Boston: G.K. Hall & Co., 1983.
- Evans, Mary. *Simone de Beauvoir: A Feminist Mandarin*. London: Tavestock, 1985.
- Gilligan, Carol. *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*. London: Harvard University Press, 1982.
- Gordon, Tuula. *Feminist Mothers*. New York: New York University Press, 1985.
- Graham, Elspeth, Hilary Hinds et al. *Her Own Life*. London and New York: Routledge, 1989.
- Guelaud-Leridon, Françoise. *Recherches sur la condition féminine dans la société d'aujourd'hui*. Paris: Presses Universitaires de France, 1967.
- Hatcher, Donald L. *Understanding "The Second Sex"*. New York: Peter Lang, 1984.
- Kramarae, Cheris. *Women & Men Speaking: Frameworks for Analysis*. London: Newbury House Publishers Inc., 1987.
- Leclerc, Annie. *Parole de femme*. Paris: Éditions Grasset, 1974.
- Leighton, Jean. *Simone de Beauvoir on Women*. New Jersey: Associated University Press, Inc., 1975.
- Moubachir, Chantal. *Simone de Beauvoir ou le souci de différence*. Paris: Seghers, 1972.
- Moi, Toril. *French Feminist Thought: A Reader*. Oxford: Blackwell, 1987.

- Mora, Gabriella & Van Hooft, Karen S. *Theory and Practice of Feminist Literary Criticism*. Michigan: Bilingual Press/Editorial Bilingue, 1982.
- Nye, Andrea. *Feminist Theory and the Philosophies of Man*. New York: Routledge, 1988.
- Pascal, Blaise. *Pensées in Oeuvres Complètes* ed. Lafuma. Paris: Seuil, 1963.
- Patterson, Yolanda A. *Beauvoir and the Demystification of Motherhood*. Michigan: U.M.I. Research Press, 1989.
- Todd, Janet. *Feminist Literary History*. New York: Routledge, 1988.
- Washburn, Penelope. *Becoming Woman: The Quest for Wholeness in Female Experience*. San Francisco: Harper & Row Publishers, 1977.
- Versini, Laurent (ed.). *Oeuvres Complètes Choderlos Laclos*. Paris: Gallimard, 1979.
- Zéphir, Jacques. *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*. Paris: Denoël/Gonthier, 1982.

III. Articles consultés

- Altounian, Janine. "De l'Arménie perdue à la Normandie sans place. «La Place» des déportés dans l'écriture," *Les Temps Modernes* XLII (juillet-sept 1988): 405-433.
- Bersani, Jacques. "Romans de paroles: Ernaux, Raczymow, Hyvrard," *Nouvelle Revue Française* (1er oct. 1977): 95-101.
- Boisdeffre, Pierre de. "Prix littéraires: Le Renaudot d'Annie Ernaux," *Revue des Deux Mondes* (jan.-mars 1985): 166.
- Courchay, Claude. "L'infortune d'être femme," *Le Monde des Livres* (27 mars 1981): 23.
- Day, Lorraine. "Class, Sexuality and Subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides*" dans *Contemporary French Fiction by Women*, ed. Atack, Margaret & Powrie, Phil (Manchester: Manchester University Press, 1990): 41-55.
- Delbourg, Patrice. "Annie Ernaux: les stalagmites de l'adolescence," *Nouvelles Littéraires* (26 fév.- 5 mars 1981): 40.

- Freustié, Jean. "Les Armoires vides par Annie Ernaux," *Le Nouvel Observateur* (13-21 avril 1974): 59.
- Jardin, Claudine. "Elles ont aussi une tête et un coeur," *Le Figaro Littéraire* IV (11 mai 1974): 16.
- Le Marinel, Jacques. "Autobiographie et fiction romanesque: la quête du père dans trois récits contemporains," *L'École des Lettres* II, no.7 (1989-90): 3-12.
- Levine, Helen. "The Power Politics of Motherhood," *Perspectives on Women in the 1980's*, ed. Turner, Joan & Emery, Lois (Winnipeg: The University of Manitoba Press, 1983): 28-40.
- Mall, Laurence. "Moins seule et factice": la part autobiographique dans *Une Femme d'Annie Ernaux*," *The French Review* 69, No. 1 (October 1995): 45-54.
- Marcotte, Gilles. "Deux succès étonnants," *L'Actualité* juillet 1988: 95.
- Martinoir, Francine de. "Annie Ernaux: La Femme gelée," *Nouvelle Revue Française* (1er juin 1981): 123-126.
- Martinoir, Francine de. "Annie Ernaux: La Place," *Nouvelle Revue Française* (avril 1984): 111-114.
- Motte, Warren. "Annie Ernaux's Understatement," *The French Review* 69, No.1 (October 1995): 55-67.
- Morin, Lisette. "Vivre et écrire après la mort de sa mère," *Le Devoir* (12 mars 1988): D5.
- Nourissier, François. "Annie Ernaux: bouleversante," *Le Monde des Livres* (10 mars 1984): 51.
- Piatier, Jacqueline. "Une révélation du printemps: *Les Armoires vides* d'Annie Ernaux," *Le Monde des Livres* (5 avril 1974): 15-16.
- Piatier, Jacqueline. "L'amour à quinze ans," *Le Monde des Livres* (6 mai 1977): 19.
- Rohou, Guy. "Les Armoires vides," *Nouvelle Revue Française* XLII (juin 1974): 102-103.
- Royer, Jean. "Pour que s'abolisse la barrière entre la littérature et la vie," *Le Devoir*, 26 mars 1988: D1.
- Sipriot, Pierre. "Des trouvailles," *Le Figaro Littéraire* II (9-10 juillet, 1977): 20.

Tondeur, Claire-Lise. "Entretien avec Annie Ernaux," *The French Review* 69, No.1 (October 1995): 37-44.

Tremblay, Odile. "Annie Ernaux: Et tout le reste est littérature," *Le Devoir*, 28 mars 1992: D1-D2.

Weightman, John. "The twilight of the gurus," *The Observer* (30 déc 1984): 19.

IV. Thèse consultée

Dayan-Davis, Claire. "Le rôle de la femme dans le roman franco-canadien de l'ouest". Thèse de maîtrise, Université du Manitoba, 1989.

V. Communications non publiées

Hall, Colette. "De «La femme rompue» à *La Femme gelée*: *Le Deuxième sexe* revu et corrigé". Communication présentée au colloque sur les "Femmes écrivains du vingtième siècle" à Halifax en septembre 1994.

Lac, Christine. "Annie Ernaux's Normandy and Maryse Condé's Guadeloupe: Post-Colonialism in the «province» and «outre-mer»", Communication présentée au colloque du Midwestern Modern Language Association en novembre 1992.

Tondeur, Claire-Lise. "Relation conflictuelle mère/fille chez Annie Ernaux". Communication présentée au colloque sur les "Femmes écrivains du vingtième siècle" à Halifax en septembre 1994.